10/18

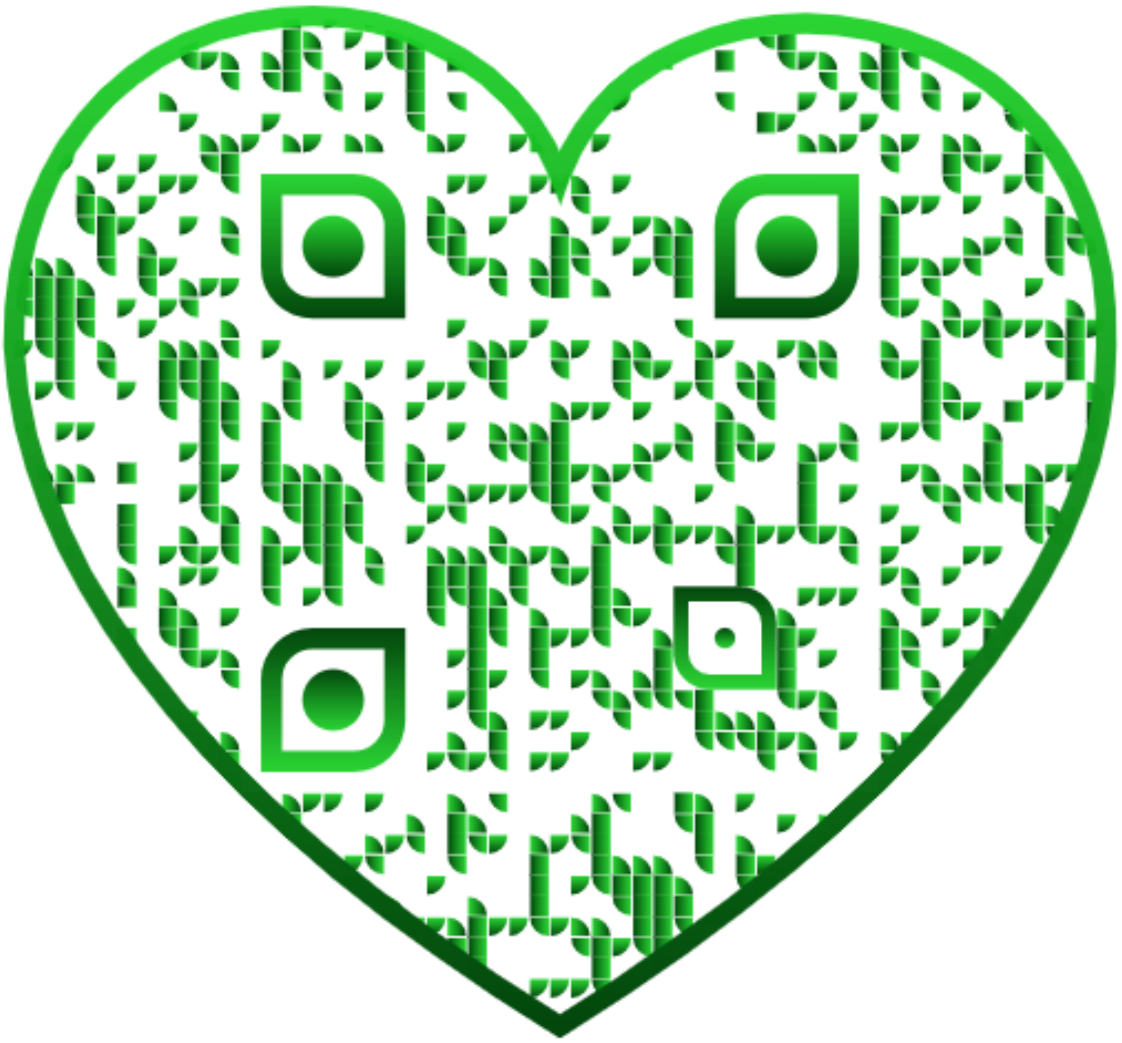
ANAÏS RENEVIER

L'AFFAIRE ALICE CRIMMINS

ETÉ 1965, DEUX ENFANTS DISPARUS, UNE MÈRE FORCÉMENT COUPABLE…

Society

NEW YORK



ANAÏS RENEVIER

L’AFFAIRE ALICE CRIMMINS

À mes parents.
À Anna Blume.

Sommaire

Titre

La disparition

1. Un landau sous la fenêtre
2. Terrains vagues
3. « Un esprit malade »
4. Grands secrets, petits mensonges
5. Filatures

Rendre justice

6. Peur sur la ville
7. Une soif de sang dans les yeux
8. Alice vs Alice
9. Brûler les épouvantails
10. Mafia
11. Women Make Movies
12. Bedford Hills
13. Les voisins du Bronx

L'autre disparition

14. Quelques gouttes de sang
15. Floride, été 2022

Annexes

Carte des quartiers de New York

Carte du quartier de Kew Garden Hills

Chronologie

Sources

Remerciements

Sur l'auteure

Copyright

LA DISPARITION

1.

Un landau sous la fenêtre

Comme un brusque rappel à la réalité, la sonnerie du réveil marque la fin d'une courte nuit et la reprise du rituel. À 8 h 30, le 14 juillet 1965, Alice Crimmins se lève dans la quiétude de son appartement, avec pour seul bruit de fond celui du climatiseur. Première étape : s'apprêter. Avant de retrouver ses enfants dans la pièce d'en face, avant de promener Brandy, leur chienne, un loulou de Poméranie, la jeune femme se réserve toujours quelques minutes pour elle toute seule. Elle relève son épaisse chevelure blond vénitien en une élégante coiffure bouffante et crêpée. Recouvre son visage pâle d'un épais fond de teint. Farde légèrement ses pommettes rebondies. Et enfin, souligne ses yeux clairs en amande d'un trait d'eye-liner. La journée peut commencer.

Dans l'appartement, ce matin, un détail pourtant l'interpelle : le silence pesant. D'ordinaire, à cette heure-là, les voix d'Eddie Junior, cinq ans, et de sa petite sœur Missy, quatre ans, remplissent le trois-pièces. Aujourd'hui, rien. Alice Crimmins se dirige vers leur chambre, ouvre la porte. Les deux lits sont vides. La fenêtre est grande ouverte. La moustiquaire, un cadre en grillage fin qu'Alice avait installé la veille, n'est plus là. Elle la retrouve posée contre le mur, à l'extérieur, près d'un landau qui sert en général de caddie au concierge de la résidence.

L’appartement est situé au rez-de-chaussée d’un immeuble du quartier de Kew Gardens Hills. Seuls un carré de pelouse soigneusement entretenu et une large allée ordonnée séparent la fenêtre de la rue. Partout, le même paysage. Le bâtiment de trois étages en briques rouges où elle habite avec ses enfants est construit en parfaite symétrie avec l’immeuble mitoyen. Quelques mètres plus loin, le modèle est reproduit à l’identique : mêmes briques, même pelouse, même allée. Et ainsi de suite dans les rues alentour, qui s’étalent en un large monochrome rouge oxyde de fer, répété à l’envi. Ici, l’uniformité ne laisse pas de place à la fantaisie. De chaque côté des fines cloisons, des familles modestes louent des trois ou quatre-pièces où elles mènent des existences sans histoire, identiques à celles de leurs voisins. Les pères sont ouvriers ou fonctionnaires, les mères, femmes au foyer ou vendeuses. Quand les résidents se croisent, les échanges sont cordiaux mais rarement amicaux : personne ne s’installe dans cette partie du Queens en espérant y passer sa vie. Administrativement, on est bien à New York, mais on se sent loin de Manhattan, que tous ici appellent « la ville ». Kew Gardens Hills est à mi-chemin entre la frénésie urbaine et la banlieue pavillonnaire. Un endroit où patienter, entre le nouvel enfant et la promotion, avant de pouvoir s’offrir un peu du rêve américain – une maison avec un bout de pelouse bien à soi.

En partant au travail, par automatisme, les voisins jettent souvent un coup d’œil à la fenêtre de la chambre des enfants Crimmins. Nichés sur le rebord, ils font coucou aux passants. Eddie Junior et Alice sont prénommés comme leurs parents, mais tout le monde appelle la petite « Missy ». Certains jours, ils s’aventurent aussi à l’extérieur, s’échappant en douce pour jouer sur le gazon devant l’immeuble, pendant que leur mère dort encore.

Mais ce matin du 14 juillet, pas plus qu’ils ne sont dans leur chambre, ils ne sont ni à la fenêtre, ni sur la pelouse. Alice Crimmins pense d’abord qu’ils sont allés faire les yeux doux à un voisin en échange de pancakes ou

d’une quelconque friandise. Elle vérifie chez plusieurs d’entre eux. Notamment chez Theresa Costello, l’une des baby-sitters des enfants. En plein petit-déjeuner à l’arrivée d’Alice, la jeune fille de quatorze ans abandonne sa cuisine pour s’empresser d’aider la mère dans ses recherches. Après un rapide tour des environs, toujours aucun signe d’Eddie et Missy. Peu après neuf heures, Alice Crimmins se résout à faire ce qu’elle aurait préféré éviter : appeler le père des enfants.

*
* *

Les époux Crimmins, âgés de vingt-six ans pour Alice et vingt-neuf ans pour Eddie Senior, sont séparés depuis un an et demi. Ils n’ont pas divorcé, mais Eddie a quitté le domicile conjugal à la demande d’Alice. Les choses ont commencé à se compliquer entre eux après la naissance de Missy. Scénario banal et vieux comme le monde : le mari s’est mis à beaucoup sortir, l’épouse lui a reproché de la laisser seule, les frustrations se sont accumulées et les disputes ont empiré. Alice a commencé à fréquenter des amants. Les derniers temps avant la séparation, il arrivait que le couple ne se parle pas pendant plusieurs semaines et aille dîner ensemble chez des amis sans s’adresser la parole de toute la soirée. Habiter séparément n’a pas arrangé la situation. Deux semaines plus tôt, Eddie a officiellement demandé la garde des enfants. Depuis, une bataille fait rage entre les deux anciens amoureux, faite de coups de fil furieux et de courriers d’avocats. Une audience pour statuer sur la question est prévue le lundi suivant.

La sonnerie du téléphone tire Eddie du sommeil.

« Eddie ? Tu as les enfants ?

— Non.

— Eddie, ne joue pas avec moi !

— Je ne les ai pas.

— Eddie, ne fais pas l’idiot ! Ne me fais pas ça ! »

Malgré la colère, malgré les conflits, malgré les reproches, Eddie perçoit dans la voix d'Alice un degré de panique suffisamment élevé pour qu'il se déplace immédiatement. Le coup de fil suivant est à son initiative. À 9 h 44, la centrale de police du quartier reçoit un appel : « Mon nom est Crimmins, Eddie Crimmins. Mes enfants ont disparu. »

*
* *

La journée du détective Gerard Piering démarre au tribunal du Queens. Le policier doit témoigner contre un cambrioleur qu'il a arrêté quelque temps plus tôt. Hasard du destin, l'audience est reportée. Piering passe un coup de fil au commissariat pour connaître les affaires en cours. Deux enfants de quatre et cinq ans sont portés disparus. Leur résidence ne se trouve qu'à quelques minutes de route du tribunal. Alors va pour la disparition.

Lorsqu'il arrive, vers 10 h 30, Piering est le premier détective chez Alice Crimmins. Il effectue un rapide état des lieux : la chambre des enfants est meublée d'un petit lit sur la gauche et d'un lit à barreaux sur la droite. Entre les deux, une commode a été placée juste sous la fenêtre. Une armoire métallique et un coffre à jouets viennent compléter l'ensemble. Tout semble à sa place, sans trace de lutte ni de désordre, mais certains détails chiffonnent l'inspecteur. D'abord, un loquet a été placé sur la porte à l'extérieur de la chambre. Les deux parents s'en expliquent : le petit Eddie fait parfois des raids nocturnes pour dévorer le contenu du frigo, et c'est la solution qu'ils ont trouvée pour lui éviter des crises de foie. La nuit, les enfants sont donc enfermés. Deuxième incongruité : à côté de la poubelle de la cuisine, le policier remarque une douzaine de bouteilles d'alcool vides. La jeune femme voulait les jeter, explique-t-elle : elle attendait la visite d'un agent pour la garde des enfants et s'est lancée dans un grand ménage les jours précédents. Elle a même repeint le vestibule. Peu importent les

explications, Gerard Piering n’aime pas ce qu’il trouve dans l’appartement et surtout, il n’aime pas la femme qui se tient en face de lui.

Elle ne correspond en rien à l’image que ce policier de trente-cinq ans, père de famille nombreuse, se fait d’une mère inquiète. Elle porte un pantalon capri jaune canari, un chemisier coloré et des ballerines noires. Ses yeux fardés sont impénétrables. Ils semblent abriter le feu d’une grande passion intérieure et de nombreux mystères – et aucune larme n’en sort, constate Piering. La mère répond à ses questions d’une voix suave, nonchalante, marquée d’un léger accent traînant du Bronx, où elle a grandi. D’un ton indolent, elle demande au policier du feu pour sa cigarette. Il se crispe. Ses enfants ont disparu et elle cherche une allumette ?

Piering et les policiers qui l’ont rejoint sur place font une autre découverte : sous son lit, ils trouvent une boîte contenant des papiers, notamment des menus de restaurants, dédicacés par des hommes politiques. Parmi eux, le maire de New York, Robert Wagner, ou encore le sénateur Robert Kennedy, le frère du Président John Fitzgerald Kennedy, assassiné deux ans plus tôt. Pas forcément ce qu’on s’attendrait à trouver chez une femme de vingt-six ans qui travaille comme serveuse dans plusieurs bars des environs. Son mari est mécanicien à l’aéroport John F. Kennedy, il tourne dans l’équipe de nuit. Les parents mènent deux existences a priori ordinaires dans un coin modeste du Queens, des trajectoires de vie qui croisent rarement celles de la haute société de Manhattan. Sommée de s’expliquer, Alice Crimmins raconte qu’elle a rencontré brièvement ces hommes lors de soirées mondaines où elle était invitée. Dans la même boîte se cache un autre secret : des lettres de plusieurs amants. Alice y est souvent affublée du même surnom : « Rusty ».

Le contenu des courriers confronte le détective Piering à tout ce qui heurte ses valeurs morales. Dans le monde de ce fervent catholique, les épouses ne mettent pas leurs maris à la porte. Elles ne boivent pas d’alcool. Elles ne courent pas les soirées chics. Et elles n’ont pas d’amants. Alors,

quand son collègue le détective George Martin le rejoint enfin, Piering lui suggère de mener deux interrogatoires séparés. Il sait déjà de qui il va s'occuper : « Tu prends le mari, je prends la garce. »

*
* *

Les parents sont longuement questionnés sur leur emploi du temps de la veille.

Alice Crimmins : le mardi 13 juillet 1965, dit-elle, elle a pris un petit-déjeuner avec ses enfants puis, en début d'après-midi, le trio s'est mis en route dans sa Mercury décapotable légèrement cabossée pour profiter de cette magnifique journée ensoleillée. Ils ont mis le cap en direction de Kissena Park, à quelques encablures de chez eux. Ils ont acheté de quoi faire un pique-nique en chemin et, une fois sur place, Eddie et Missy se sont amusés pendant plusieurs heures : un peu de balançoire avec leur mère et des jeux avec des copains sur la pelouse. Les joies simples de l'été et de l'enfance. Sur le chemin du retour, la mère s'est arrêtée pour passer un coup de fil au bureau de son avocat depuis une cabine téléphonique, avant d'acheter de quoi dîner. Elle a servi le repas à 19 h 30 – du veau décongelé, précise-t-elle. Puis ils sont ressortis tous les trois pour une petite promenade en voiture. Cette virée nocturne, concède Alice, était surtout un prétexte pour repérer le véhicule de son mari qui vit dans le quartier. Le conseil lui a été soufflé par son avocat : peut-être pourrait-elle glaner quelques informations sur lui, voire un détail gênant, la preuve de l'existence d'une conquête ? Qui sait, cela pourrait toujours servir dans l'audience pour la garde. Elle a donc déambulé un petit moment dans les rues alentour, mais sans rien découvrir. Les enfants ont chahuté sur la banquette arrière. Enfin, avant de regagner son domicile, elle a fait une halte pour prendre de l'essence, vers 20 h 30, d'après ses souvenirs.

Eddie Crimmins : ce jour-là, comme tous les mardis, il était de repos. Selon son récit, le père des enfants s'est levé aux aurores pour profiter de la

fraîcheur matinale sur le green et travailler son swing de golf. Puis il avoue avoir passé, comme Alice, plusieurs heures de la journée à tenter de localiser la décapotable de sa femme. Lui aussi a cherché des éléments incriminants pour le tribunal. Eddie est au courant depuis longtemps qu'Alice a des aventures extraconjugales. Et il ne le supporte pas. C'est notamment ce qui l'a guidé, ce mardi, jusqu'à Huntington, Long Island, à quarante kilomètres du Queens, pour patrouiller devant la luxueuse résidence d'un des amants d'Alice. Eddie n'y a trouvé aucune trace de la présence de sa femme. Les heures suivantes, ce fan des New York Mets dit s'être consolé devant un de leurs matchs de baseball à la télévision et avec quelques bières. Il n'a rien d'autre à déclarer.

Theresa Costello, la jeune voisine, est la dernière personne extérieure à la famille à avoir vu, ou plutôt entendu, les enfants. Aux alentours de 20 h 30, en chemin pour un baby-sitting, elle est passée devant leur fenêtre et a capté des bribes de conversation depuis la rue. Elle a reconnu la voix d'Alice, en train d'intimer aux petits l'ordre de faire leurs prières. À travers les vitres, Theresa dit avoir distinctement entendu Missy demander d'un ton feutré « que Dieu bénisse Maman et Papa ». L'adolescente se souvient d'un autre détail : le landau du concierge n'était pas sur place à ce moment-là.

Les détectives veulent maintenant connaître les emplois du temps nocturnes des parents.

La nuit de la disparition, vers minuit, Alice Crimmins assure qu'elle est allée réveiller ses enfants pour qu'ils aillent aux toilettes. Missy a marmonné, elle ne voulait pas se lever. Eddie a suivi sa mère comme un somnambule, à moitié endormi, Alice a aussi sorti plusieurs fois le chien et continué son grand ménage, avant de trouver un peu de repos devant la télévision. La nuit a été rythmée par plusieurs coups de fil, échos des chassés-croisés de sa vie amoureuse. D'abord, elle a composé le numéro d'un bar dans le Bronx, où l'un de ses amants se rend chaque mardi soir. Elle aurait aimé l'y rejoindre, mais il a refusé sa proposition, lui opposant

qu’il était sur le point de rentrer chez lui. Un peu plus tard, ça a été au tour du téléphone d’Alice Crimmins de sonner : un autre amant, celui de Huntington. Discussion inverse : il est dans un bar avec son cousin, pourquoi ne se joindrait-elle pas à eux ? Cette fois, c’est elle qui a décliné l’invitation : elle n’avait pas très envie de le voir et a prétexté ne pas pouvoir trouver de baby-sitter si tardivement.

À quelques kilomètres de là, Eddie Crimmins, lui, a dîné seul, d’une pizza, devant son poste de télévision. Il a fait ensuite quelque chose d’inhabituel pour l’amateur de bière qu’il est : il est sorti boire des gin-tonics. Il a commandé son dernier verre un peu avant trois heures du matin. Sur le chemin du retour, Eddie a fait un dernier arrêt et s’est garé à l’arrière de l’immeuble d’Alice. Il vient souvent se poster ici pour l’espionner. Depuis l’obscurité du parking, il contemple de l’extérieur son ancien foyer, dont il a été banni. Ce soir-là, il a noté que des lumières étaient allumées dans le salon et dans la chambre à coucher.

De retour chez lui, il a appelé Alice, pour discuter d’une ancienne baby-sitter, qui réclame six cents dollars à sa femme. La discussion a dégénéré. Oui, elle doit de l’argent à cette baby-sitter, mais cent cinquante dollars tout au plus, a rétorqué Alice. Eddie l’a menacée : si l’argent ne lui est pas remis prochainement, la nounou se rangera de son côté et témoignera contre la mère à l’audience pour la garde des enfants. Alice l’a envoyé paître d’un ton sarcastique : il n’avait qu’à s’adresser directement à la baby-sitter, vu qu’il semble bien la connaître. Les deux époux le reconnaissent sans mal, il n’est pas rare que leurs nuits soient ponctuées de ce genre d’appels. Par combinés interposés, ils déversent tour à tour sur l’autre le fiel de l’amertume laissée par sept ans d’un mariage houleux. « Et ensuite ? », demandent les enquêteurs à Alice. Après avoir raccroché, elle a pris un bain. Elle s’est couchée vers quatre heures du matin. Son mari raconte de son côté qu’il a regardé un film, puis qu’il s’est mis au lit à la même heure.

*
* *

Ce climat familial pousse rapidement les détectives à élaborer la théorie suivante : il est probable qu'un des parents ait fait un sale coup à l'autre pour lui faire peur, et retienne les enfants cachés quelque part. Ils les somment de cesser au plus vite leur petit jeu. Mais ils se préparent aussi au pire et envisagent toutes les possibilités. Après tout, ils se sont peut-être échappés par la fenêtre, comme ils l'ont déjà fait par le passé. Au fond, si leur carrière dans la grande ville de New York leur a appris une chose, c'est bien qu'il y a des détraqués partout. Alors très vite, cent cinquante policiers sont déployés à la recherche d'Eddie et Missy. Dans le ciel, des hélicoptères balayent la zone. Au sol, chaque cave, chaque buisson du quartier est minutieusement fouillé. L'appartement des Crimmins a été transformé en QG des opérations. Des voisins se présentent : ils veulent aider. Les femmes apportent du café, les hommes participent aux recherches. D'autres encore restent à distance, commentant le drame depuis la rue, les mains posées sur les hanches, l'air anxieux ou réprobateur. Ils sont rapidement rejoints par des journalistes. Flairant le bon scoop, les reporters se massent sur le trottoir et retranscrivent sur leurs calepins le bruit de la rumeur et des sirènes aux alentours. Les heures passent. Puis, à 13 h 45, un coup de téléphone retentit dans le salon des Crimmins.

Piering prend l'appel.

Quand il raccroche, après une brève discussion, le détective se tourne vers la mère des enfants et lui demande de l'accompagner. Elle attache sa laisse à Brandy puis, encadrée de trois enquêteurs en costume-cravate, grimpe avec sa chienne dans la voiture banalisée des policiers. Personne ne lui a dit où elle allait.

2.

Terrains vagues

Un peu plus tôt dans la matinée, ce 14 juillet 1965, Jay Silverman, neuf ans, a bravé l'interdiction de ses parents. Il s'est aventuré dans un terrain boisé à l'abandon, que les habitants du quartier utilisent parfois comme décharge sauvage. Ses parents lui défendent d'y pénétrer, de crainte qu'il ne s'y blesse ou ne manipule des saletés. Frustré après une dispute avec sa sœur, Jay est passé outre. Il s'est enfoncé dans les sous-bois et, intrigué par une nuée de mouches, s'est approché de ce qu'il a d'abord cru être une poupée disloquée. Le jeune garçon a très vite rebroussé chemin, en direction de ses parents. Ce sont eux qui ont appelé le commissariat de Kew Gardens Hills.

Lorsque la voiture qui conduit Alice Crimmins arrive sur les lieux, quelques badauds sont déjà rassemblés sur place, leur curiosité contenue derrière un cordon de police. Escortée par les détectives, la mère de famille est guidée à travers les branchages. Le bosquet est sombre et à l'abri des rayons du soleil direct, mais la chaleur de l'été y est singulièrement pesante et étouffante. Le chemin semble tracé : il suffit de suivre les mouches. De loin, cette petite fille blonde aux yeux clairs, allongée sur le flanc, ressemble effectivement à une poupée immaculée et désarticulée. Mais il ne

faut pas longtemps à la jeune femme pour comprendre. Parvenue à trois mètres du cadavre, la mère, livide, s'effondre, retenue dans sa chute par Piering. Lorsque ce dernier lui demande si elle reconnaît le corps, elle articule trois mots seulement : « C'est Missy. »

Le corps de la petite fille a été retrouvé à moins d'un kilomètre de son domicile. Elle est en culotte et maillot. Autour de son cou et sur sa bouche, un haut de pyjama semble avoir été noué comme un bâillon. C'est sûrement ce vêtement qui a servi à la tuer, par strangulation – Missy présente des marques au cou. Sur le corps, aucune trace de lutte ni de coups. La petite fille est morte sans se défendre. A-t-elle été victime de violences sexuelles ? Deux éléments laissent planer le doute : quelques cheveux sont retrouvés entre ses cuisses ; et son anus est légèrement dilaté, sans toutefois porter de lésions. Pas suffisant pour conclure à une agression sexuelle, estiment les enquêteurs.

Au moment où Alice Crimmins quitte le bosquet, encore chancelante et soutenue par les détectives, elle croise une seconde voiture de police : son mari a été à son tour amené sur les lieux. Bien plus tard, dans l'une des très rares interviews qu'elle accordera à la presse, la mère des enfants reviendra sur cet instant précis devant le journaliste Ken Gross : « Je ne me rappelle pas si le corps était couvert ou pas. Je ne me rappelle pas si j'ai vu son visage. Je ne me rappelle pas m'être évanouie. Je ne me rappelle pas si elle était habillée ou déshabillée. Je ne me rappelle pas ce qu'on m'a dit à ce moment-là. »

*

* *

Autour du domicile des Crimmins, des photographes sont toujours là, en embuscade devant le porche de l'immeuble. C'est leur métier : l'histoire fera sûrement la une le lendemain, et leurs chefs voudront la sempiternelle photo de mère éplorée pour illustrer le drame. Mais, au moment où Alice Crimmins rentre chez elle et où leurs flashs illuminent le quartier, ils ne

peuvent s’empêcher d’être déçus. La mère a l’air moins abattue qu’ils n’espéraient, même si quelques larmes coulent le long de ses joues. Ce détail n’échappe pas à l’attention de Piering, qui remarque qu’elle pleure pour la première fois devant les journalistes. Pour lui, c’est un indice. Il est temps d’en collecter d’autres : ce qui n’était jusqu’ici qu’une simple affaire de disparition inquiétante vient de se transformer en enquête pour homicide – et un second enfant reste introuvable.

Les photographes sont encore là trois jours plus tard, le samedi 17 juillet 1965, quand vient l’heure de mettre Missy en terre. Espérant échapper aux journalistes, les parents ont choisi la modeste église Saint-Raymond, dans le Bronx, où le père d’Alice Crimmins a été enterré quelques mois plus tôt. En vain : les reporters sont nombreux sur place, et les photographes jouent des coudes pour obtenir un cliché sous le meilleur angle. Ils déclenchent au moment où quatre hommes montent les marches, soulevant avec une glaçante facilité un minuscule cercueil blanc. Derrière eux, la mère, le visage cerné d’un voile noir, est soutenue à bout de bras par son mari. Elle suit le cortège d’un air hébété, puis s’agenouille, en sanglots, devant le cercueil ouvert. La dépouille de Missy est vêtue d’une robe blanche. Un livre de prières, blanc lui aussi, a été déposé entre ses mains. Pas de quoi émouvoir les journalistes qui, après la cérémonie, se mettent à interroger les proches de la famille et à colporter les rumeurs. Selon des policiers, la mère des enfants aurait fait circuler un mot à l’un de ses amants pendant la messe, lui proposant de se retrouver après. Pendant la cérémonie, des prières sont formulées pour retrouver au plus vite le petit Eddie. Les policiers ont étendu la zone des recherches à tout le Queens, des centaines de personnes ont été interrogées mais toujours aucun signe de vie du petit garçon.

Puis, le lundi, après plusieurs jours de battue, la police reçoit l’appel qu’elle redoutait tant.

Encore une histoire d’enfant en promenade. Ce 19 juillet, Ralph Warnecke, dix ans, se promenait avec son père, Vernon, à proximité du Flushing Meadows Corona Park, un immense parc au centre du Queens où se déroule à l’époque la Foire internationale. Ses impressionnants décors futuristes flambant neufs attirent des millions de visiteurs sur fond de gaufres belges, de bières et de nouveautés. Le Tout-New York s’y presse. Alice Crimmins, dont l’appartement est situé à moins de deux kilomètres, devait d’ailleurs s’y rendre avec les enfants pour leurs anniversaires, qui tombent tous les deux en octobre ; elle le leur avait promis.

C’est ici, sur une friche à proximité de l’un des parkings de cette immense fête à ciel ouvert, que Ralph et Vernon Warnecke ont fait leur macabre découverte. Une couverture à l’abandon et une puanteur âcre ont attiré leur attention. Ancien militaire, Vernon Warnecke, qui connaît trop bien cette odeur, a craintivement soulevé le plaid. Ce qu’il a découvert dépasse en horreur tout ce qu’il imaginait : une masse informe, noircie et difficilement reconnaissable. En réalité, un tronc d’enfant, dépourvu de bras et de cou. Le cadavre a été dévoré par les rats et les insectes.

Lorsque les agents de police sont dépêchés sur les lieux, talonnés par l’éternelle horde de reporters, Ralph et Vernon sont encore là. Devant les appareils photos, Ralph, le petit garçon en culotte courte et chaussettes montantes, montre sa découverte en pointant vers un buisson son doigt tremblant. Il semble dépassé par la situation, la tête rentrée dans les épaules et l’air contrit d’un enfant qui a fait une bêtise.

Cette fois, on épargne aux parents de voir le cadavre. À la morgue, Alice Crimmins confirme qu’elle reconnaît le pyjama qu’elle avait enfilé à son fils la veille de sa disparition. Elle est placée sous sédatifs. Les médecins, eux, ont mis un moment à formellement identifier le corps, retrouvé cinq jours après son décès, dans un état sévèrement décomposé par la chaleur de l’été et les animaux. Ils ne peuvent pas non plus déterminer de manière certaine la cause de la mort. Le Dr Michael Baden, qui vient de

décrocher deux semaines plus tôt son premier emploi comme assistant dans l'équipe médicolégale de la municipalité de New York, aide à examiner le corps. Pour lui, tout porte néanmoins à penser qu'« Eddie Junior est mort de la même manière que sa sœur, de strangulation, et à peu près au même moment ». Comme sa sœur, le petit garçon a été retrouvé pieds nus, et sur le flanc.

Eddie Junior est enterré dans la même tombe que Missy, mais sans grande cérémonie. Cette fois, les reporters ne se sont pas déplacés en masse. La quête frénétique qui a tenu en haleine la police et les médias de New York pendant cinq jours vient de se terminer. Le NYPD enquête désormais sur un double homicide.

*
* *

D'abord, place aux contrôles de routine. Les policiers ont repéré des traces de pneus non loin du cadavre du petit garçon et inspectent les voitures des environs. Mais très vite, l'enquête se resserre sur deux suspects privilégiés : les parents. Le récit de leurs emplois du temps la veille des meurtres contient quelques incohérences. Le père dit avoir vu un film sur CBS après avoir raccroché avec sa femme. Un policier vérifie auprès de la chaîne de télévision : ce programme n'est pas passé à l'heure indiquée par Eddie Crimmins. Du côté de la mère, les employés de la station-service sont formels : elle n'a pas fait le plein à 20 h 30, comme elle l'a affirmé lors de son premier interrogatoire, mais trois heures plus tôt, à 17 h 30. L'un des détectives le lui concède : sous le poids du stress et du choc, ce genre d'erreurs arrive. Mais elle ne saisit pas cette opportunité. Elle s'entête dans son récit, maintient sa version, accuse les pompistes de mentir. Un autre élément du témoignage de la jeune femme intrigue les policiers : elle dit avoir donné du veau aux enfants pour dîner. Or, les légistes ne retrouvent pas de viande, mais des pâtes dans l'estomac de Missy. « Dans cette affaire, le contenu de l'estomac s'est révélé extrêmement important », dit

aujourd’hui le Dr Michael Baden. Âgé désormais de quatre-vingt-huit ans, le médecin, parfois controversé, est une star comme seule la société américaine, avec son obsession pour le crime, semble capable d’en fabriquer. Il a animé pendant treize ans sa propre émission, « Autopsie », sur le réseau HBO et a littéralement disséqué l’Histoire du pays en participant à des commissions d’enquête sur les morts de John Fitzgerald Kennedy et de Martin Luther King. Plus récemment, il a été embauché en tant que médecin légiste indépendant par les familles de George Floyd et Eric Garner – deux hommes noirs morts à la suite de violences perpétrées par les forces de l’ordre. À propos de l’affaire Crimmins, il se souvient : « Lorsque nous avons ouvert l’estomac de la petite fille, il contenait plusieurs aliments, dont des pâtes. La nourriture n’était pas digérée, ce qui nous a permis d’établir que la petite fille était morte deux heures après avoir dîné. »

Munis de ce nouvel élément, les policiers de l’époque se retrouvent face à des questions supplémentaires : Alice Crimmins a-t-elle vraiment pu nourrir ses enfants à 19 h 30, puis les voir vivants à minuit, comme elle le leur a indiqué ? A-t-elle menti sur le menu du soir ? Et si elle a menti là-dessus : sur quoi d’autre encore ?

3.

« Un esprit malade »

Un soir d’août 1965, trois semaines après la mort des enfants, une voiture décapotable file dans les rues de Kew Gardens Hills. Le véhicule navigue dans la nuit new-yorkaise et traverse l’East River en empruntant l’un des ponts qui relient le Queens au Bronx. Au volant, une femme vérifie nerveusement dans le rétroviseur qu’elle n’est suivie ni par la police, ni par les journalistes : Alice Crimmins. Certaines nuits depuis le drame, elle roule plusieurs heures en direction du nord, sans autre dessein que de conduire. Mais ce jour-là, elle a un but bien précis : elle a prévu de passer devant le Capri, un bar désuet du Bronx que le journaliste Ken Gross décrira ainsi dans le livre qu’il écrira sur l’affaire, en 1975 : « Un endroit qui semblait appartenir à d’autres temps, des temps où les crooners italiens chantaient « *Isle of Capri* », où des secrétaires ambitieuses avec des bagues en strass commandaient des crèmes de menthe et où des Lincoln Continental étaient garées en double file. » Qu’est-ce qui peut bien mener la jeune femme ici ? La présence, à l’intérieur, d’un habitué nommé Anthony Grace. Millionnaire, marié, père de famille et deux fois plus âgé qu’Alice, Grace, cinquante-quatre ans, est un homme petit et épais, à la voix rauque et à la moustache aussi fine qu’un trait de crayon. Ses cheveux ébène sont parsemés de quelques pointes de gris. S’il a ses habitudes au Capri, c’est

parce que sa mère habite juste en face. Parti de rien, il s'est bâti un empire. Aujourd'hui, Anthony Grace construit des autoroutes et des parcs dans tout l'État de New York. Une réussite qu'il affiche au volant de voitures rutilantes, portant un costume de soie fine et, bien visible au doigt, une bague surmontée d'un imposant diamant rose. Alice et Anthony se sont rencontrés dans un bar du Queens, El Capitan, il y a un an. Depuis, ils sont amants.

Alice Crimmins identifie la voiture de Grace sur le parking. D'une cabine téléphonique située juste en face du Capri, elle compose le numéro du bar et demande à parler à celui qu'elle surnomme « Tony ». Le serveur lui répond qu'il s'est absenté. Mensonge : sa voiture est juste sous les yeux de la jeune femme. Mais mensonge prévisible : depuis la mort des enfants, Anthony Grace refuse de voir Alice ou de lui parler. Il a coupé les ponts avec elle. Aurait-il peur que sa bonne étoile pâtisse de leur relation ? En tout cas, Anthony Grace a lui aussi reçu la visite de la police. C'est lui qu'elle a appelé le soir du 13 juillet dans l'espoir de pouvoir le rejoindre dans un bar – le Capri justement. Il lui avait répondu à l'époque qu'il était seul, qu'il allait bientôt rentrer chez lui. Il a menti, n'ont pas tardé à découvrir les enquêteurs : Grace était en fait accompagné d'autres femmes, un groupe de « joueuses de bowling », comme il les surnomme. Dans le New York des années 1960, ce loisir avait la cote auprès de nombreuses épouses. Certaines, en revanche, ne fréquentaient jamais les pistes ; le bowling n'était qu'un prétexte pratique pour profiter d'une soirée loin de leurs maris et de leurs soupçons, souvent avec d'autres hommes.

Lors de son premier interrogatoire, Grace a affirmé à la police qu'il n'avait pas quitté le Bronx, ce soir-là. Avant de revenir sur sa version un peu plus tard : il est en fait allé dîner avec les filles dans un restaurant du Queens, à quelques kilomètres de chez Alice. « Pourquoi avoir menti ? », lui demande un détective. Pour protéger ce qu'il reste de son mariage. Sa femme est régulièrement internée à l'hôpital psychiatrique ; il voulait

préserver sa santé mentale en évitant d'être publiquement lié à l'affaire Crimmins.

L'entrepreneur a donc menti sur son emploi du temps du 13 juillet, d'abord à Alice, puis à la police. Les détectives comprennent aussi que c'est grâce à lui qu'elle a pu frayer avec la haute société new-yorkaise. Pour autant, l'enquête le concernant s'arrête vite. Le self-made-man peut compter sur l'amitié de politiciens locaux et l'appui de personnages liés à la mafia, très présente à l'époque dans les travaux publics à New York. Il connaît sûrement des personnes capables de faire ou défaire la carrière d'un détective d'un simple coup de fil. Parmi les policiers, l'accord est tacite, mais unanime : il vaut mieux ne pas trop déranger Anthony Grace.

D'autant qu'un deuxième homme les intéresse : Joseph Rorech. Avec lui aussi, Alice Crimmins entretient une relation amoureuse. Et avec lui aussi, elle a parlé la veille des meurtres. Rorech est l'homme qui réside à Huntington et que le mari d'Alice a espionné la veille de la disparition des enfants. La trentaine bien avancée, Rorech est marié et père de famille. Il a du bagout. Son sourire un peu forcé est aussi large que la couche de Gomina sur ses cheveux noirs ondulés est épaisse. C'est un hâbleur au regard fuyant, comme s'il vivait constamment sous le poids d'une menace. Comme Anthony Grace, il est entrepreneur – il gère une société de réparation et de bricolage. Mais, contrairement à Grace, son business est en train de péricliter. Ses dépenses fastueuses l'ont mis dans le rouge. Son profil intrigue les policiers. En outre, l'un des détectives est persuadé d'avoir vu trois boîtes de médicaments étiquetées à son nom chez Alice Crimmins, le jour de la disparition. Le lendemain, elles n'y étaient plus.

C'est Rorech qui lui a passé le second coup de fil, le soir du 13 juillet. Il voulait qu'elle se joigne à sa tournée des bars, avec son cousin. Mais, depuis quelque temps, Alice avait progressivement remplacé Rorech, dans son cœur et son agenda, par Anthony Grace. Alors, au téléphone, elle lui a donné une excuse pour ne pas le voir. L'histoire pourrait s'arrêter là, si ce

n’est que, pendant les interrogatoires, Joseph Rorech leur fournit une information intéressante : il aurait rappelé Alice plus tard dans la nuit et le téléphone aurait sonné dans le vide. Comment pourrait-elle ne pas l’avoir entendu ? S’était-elle absentée ? Mais il peut tout aussi bien s’être trompé de numéro, concède-t-il : il avait beaucoup bu ce soir-là, vingt-deux cocktails précisément. Pour le reste de la nuit, il a un alibi : à 3 h 30, il a fait un *check-in* dans un motel, sous l’un de ses nombreux alias – c’est une habitude. Il n’était pas seul dans la chambre.

Anthony Grace et Joseph Rorech sont les amants les plus réguliers d’Alice Crimmins, mais ils ne sont pas les seuls. Les noms de ses partenaires sont consignés dans un répertoire à la couverture noire sur lequel les enquêteurs mettent rapidement la main. Munis de cette pièce à conviction, les policiers peuvent décortiquer à loisir la vie sexuelle de la jeune femme : de nombreux hommes, parmi lesquels des commerçants, des entrepreneurs, des patrons de restaurants. À l’intérieur, ils trouvent également le numéro d’un policier du Queens. Ce dernier le reconnaît : il a eu une liaison avec la mère de famille. Ses collègues décident d’arracher la page sur laquelle son nom apparaît et de l’écarter de l’enquête malgré ses propositions d’y participer. Plus largement, le répertoire est une bombe à retardement, qui a le pouvoir de faire voler en éclat bien des mariages et des réputations, des tranquilles banlieues du Queens jusqu’aux beaux quartiers de Manhattan. Mais, en même temps qu’il embarrasse les policiers, le carnet les fascine.

Gerard Piering n’est pas le détective le plus expérimenté, ni le plus ancien, à travailler sur l’enquête – ils sont une dizaine. Mais il est arrivé le premier sur place et très vite, cette affaire devient une obsession pour lui. Piering, la trentaine, cheveux courts coupés en brosse, mesure tout juste la taille minimum pour avoir le droit de rejoindre les forces de l’ordre. Ses costumes sont un peu grands, il semble flotter dedans. Ses confrères ne le trouvent pas très chaleureux mais lui reconnaissent une qualité : il est

travailleur. Ce n’est pas lui qui s’exprime dans la presse, il n’est jamais sur le devant de la scène mais, dans l’ombre, il s’active frénétiquement. Depuis le premier jour, il est perplexe : comment une femme catholique, issue d’une pieuse et respectable famille du Bronx, a pu se retrouver serveuse dans des bars à cocktails, avoir des amants et se séparer de son mari ? Pour le policier, c’est un mystère autant qu’un indice de sa culpabilité. Et une bonne raison de fouiller dans sa vie.

*
* *

Alice Crimmins a grandi dans le Bronx, dans une modeste famille irlandaise, sous le poids d’une éducation religieuse stricte avec laquelle elle a très vite développé un rapport difficile. Le carcan de l’Église lui a donné le sentiment d’étouffer. Dans son lycée catholique, Alice était une fille populaire, elle aimait ce qui brillait : les beaux vêtements et la fête. Devoir se couvrir d’un uniforme terne la frustrait. Elle n’était pas non plus autorisée à se maquiller. Son visage porte les traces d’une acné sévère qui l’a complexée pendant son adolescence. Elle s’était toujours sentie vulnérable de ne pouvoir la dissimuler. Alors, dès qu’elle en a eu la liberté, c’est devenu une sacro-sainte habitude : tous les matins, elle dissimulerait ses imperfections – autant que ses émotions – derrière une épaisse couche de fond de teint.

C’est de son père, Michael Burke, qu’elle tient sa pudeur vis-à-vis de ses sentiments. De cet Irlandais au caractère impétueux et fier, elle a aussi hérité son air de défi. Les disputes entre père et fille étaient retentissantes : elle lui tenait tête, mais respectait aussi beaucoup son opinion. Et quand il s’agissait des fréquentations de sa fille, le jugement de Burke père était sans appel : personne ne semblait assez bien pour elle. Il l’a d’ailleurs fait savoir un jour à l’un de ses petits amis, en l’attaquant au couteau. Mais, avec Eddie Crimmins, le fils de l’un de ses collègues à la centrale électrique où il travaillait comme réparateur, Michael Burke a baissé sa garde : le jeune

garçon était un bon catholique. Alors, en 1958, Alice a fait comme les filles de son âge et de son époque : elle a écouté son père et s'est mariée avec Eddie. Elle a dix-neuf ans. C'est un ticket pour l'ennui.

Après la naissance de son premier enfant, Eddie Junior, Alice Crimmins, désormais âgée de vingt et un ans, abandonne son emploi de secrétaire et devient mère au foyer. Ses journées se mettent à ressembler à ce que décrit Betty Friedan dans *La Femme mystifiée*. Cet essai publié en 1963, aujourd'hui considéré comme l'un des déclencheurs de la seconde vague féministe aux États-Unis, évoque, entre autres, le malaise général qui s'empare alors des femmes au foyer américaines. L'auteure décrit « une sensation étrange, un sentiment d'insatisfaction, une aspiration à autre chose que les femmes ressentirent au milieu du XX^{e} siècle aux États-Unis ». On a eu beau, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, vendre à ces femmes l'*American Way of Life* et le rêve du parfait bonheur ménager, ce modèle a atteint ses limites. Il manque quelque chose à la vie des épouses américaines, qui ne peuvent « plus refuser d'entendre cette voix intérieure qui dans chaque femme répète : "Un mari, des enfants et une maison ne me suffisent plus. J'ai besoin d'autre chose" », poursuit Friedan.

Alice Crimmins n'est pas une grande lectrice. Il est fort probable qu'à l'époque, elle n'ait jamais entendu parler de Betty Friedan. Mais sa voix intérieure lui souffle la même chose : sa vie ne lui suffit pas. Elle a besoin de plus et ne voit pas pourquoi elle devrait s'en priver. Alors, au grand dam de son mari et de ses voisins, Alice Crimmins danse. Alice Crimmins boit du whisky. Alice Crimmins couche avec des hommes.

Et plus Alice prend de libertés, plus la rancœur d'Eddie Crimmins grandit.

Après la naissance de Missy, Eddie découvre que son épouse utilise en secret un moyen de contraception – un diaphragme – et se sent trahi dans sa foi catholique. Début 1964, le couple vit encore en ménage quand Eddie commence à avoir des soupçons sur la fidélité d'Alice. Un soir, il installe en

secret un micro sur le téléphone puis fait mine de partir au travail. En réalité, il file dans la cave, d'où il espionne les conversations de sa femme. Ses doutes se confirment. Juste après le départ d'Eddie, Alice reçoit le coup de fil d'un homme, lui dit que son mari est parti : la voie est libre. Elle reçoit le visiteur après avoir mis les enfants au lit. Eddie laisse passer un quart d'heure avant de remonter dans l'appartement : il veut les prendre sur le fait.

C'est le début d'un mauvais vaudeville. La porte est fermée à double tour, Eddie l'ouvre délicatement avec ses clés et force l'entrebâilleur, qu'il avait préalablement bidouillé pour qu'il cède plus facilement. Dans la chambre conjugale, il surprend sa femme, debout à côté du lit, nue. Son amant est dans le lit, nu lui aussi. Eddie Crimmins lui saute dessus, mais l'homme s'échappe par la fenêtre sans prendre le temps de récupérer ses vêtements. Eddie lui court après, sans parvenir à le retrouver. Quand il retourne à l'appartement, Alice a filé avec les habits de son amant. Eddie fait demi-tour et voit passer sous ses yeux la voiture de l'homme, suivie par celle de sa femme. Elle ne rentrera au domicile que tard dans la nuit, sans remords. Elle n'a rien fait de mal, se justifie-t-elle, et de toute façon, il n'a pas les moyens de prouver son écart.

Eddie Crimmins se sent profondément humilié. Le coup de grâce arrive peu après : en février 1964, Alice lui demande de déménager. Eddie Crimmins emporte toutes ses affaires, à l'exception de son matériel d'espion. Même après leur séparation, il continue de l'épier. En planque devant l'immeuble, il dit à son épouse qu'il a engagé « des Portoricains » pour la surveiller. En son absence, il pénètre parfois dans l'appartement pour fouiller ses affaires. Souvent, il reprend son poste d'observation depuis le sous-sol et écoute les ébats d'Alice pendant plusieurs heures. Lors de ces moments sordides, Eddie Crimmins cherche autant à se faire du mal qu'à collecter des preuves des infidélités de son épouse.

Au cours de ses intrusions pendant une année et demie, Eddie est-il tombé sur l'agenda d'Alice ? Celui de 1965 dispose d'une élégante couverture en cuir et est estampillé d'un logo au nom d'Anthony Grace – probablement un cadeau d'entreprise. Eddie Crimmins connaissait-il l'existence du riche entrepreneur et son importance aux yeux de son épouse ? À l'intérieur, peu de rendez-vous, juste les rencontres hebdomadaires entre Alice et Anthony, chaque vendredi soir. Comme s'il n'y avait que lui qui existait dans la vie de la jeune femme. Eddie n'y apparaît qu'une seule fois, en filigrane : à la date du 17 juin 1965, Alice a noté de ne pas oublier la fête des pères. Son propre père étant mort, il s'agit forcément d'Eddie. Peut-être voulait-elle rappeler aux enfants de préparer une carte ou un cadeau pour leur père.

Coïncidence, c'est quelques jours après cette date qu'Eddie attaque officiellement Alice en justice pour obtenir la garde des enfants. Même si, en réalité, il avait commencé à monter un dossier quelques mois plus tôt, justement après un épisode impliquant Anthony Grace.

*

* *

Le vendredi 29 janvier 1965, en début d'après-midi, Alice et son amie Margie rejoignent plusieurs hommes – dont Anthony Grace – sur un yacht amarré sur une jetée à Manhattan, au bord de l'Hudson. Le ciel est gris et nuageux, le froid mordant : moins quatre degrés Celsius. La fête ne doit durer que quelques heures, le temps de boire un peu de champagne et de se dire au revoir. Les hommes ont décidé de s'offrir une échappée belle, direction les Caraïbes. Il n'est pas prévu que les deux amies participent à la croisière. Alice, notamment, doit retourner auprès de ses enfants, qu'elle a confiés à Evelyn, leur nounou.

Mais, après quelques verres, l'atmosphère change. Les hommes font une blague aux deux jeunes femmes, en les enfermant dans la salle de bains. Le temps qu'elles parviennent à se libérer, le bateau a largué les amarres et

a mis le cap vers Nassau, dans les Bahamas. C’est en tout cas ce que racontera Alice Crimmins aux siens à son retour. Evelyn, la baby-sitter restée avec les petits et qui, six mois plus tard, réclamera à la mère de famille les six cents dollars impayés, a une autre version des faits. Elle affirme qu’Alice Crimmins avait préparé son coup et l’avait informée que si elle était trop ivre, elle ne rentrerait pas cette nuit-là.

Une nuit passe sans nouvelles d’Alice, puis deux. Le dimanche, Evelyn appelle le père des enfants pour l’avertir et démissionner dans la foulée. La baby-sitter dresse un portrait accablant de la mère : selon elle, Alice Crimmins découche tout le temps, boit beaucoup. Elle lui aurait même demandé d’appeler son travail à deux reprises pour prévenir qu’elle était souffrante alors qu’elle était encore ivre de ses excès de la veille. À la suite du coup de fil catastrophé de la nounou, Eddie Crimmins passe chercher les enfants avant son travail de nuit et les dépose chez sa belle-mère.

Le lundi, il reçoit un appel de sa femme. Elle est à l’aéroport et lui demande s’il peut venir la chercher. Après trois jours de traversée, le yacht est arrivé à bon port et elle est rentrée au plus vite en avion. Anthony Grace a payé le billet. Pour Eddie, c’est l’humiliation de trop. Il se décide à demander la garde des enfants. Dans le rapport officiel déposé fin juin 1965, il consigne noir sur blanc ce qu’il reproche à sa femme, notamment :

– point 6 : « Immédiatement après la séparation, ma femme s’est laissée aller ouvertement et effrontément au sexe, comme elle l’avait fait secrètement avant la séparation. » ;

– point 7 : « Ma femme reçoit un flot d’hommes – l’un après l’autre – leur offrant sa chambre à coucher et s’offrant elle-même, jusqu’à ce qu’elle et son amant du soir soient complètement épuisés. Le lendemain matin, les enfants se réveillent avec un inconnu chez eux. » ;

– point 9 : « Mes enfants sont en danger et cet environnement malsain leur causera des dommages irréparables. »

Dans le dossier, une autre personne a pris parti contre Alice Crimmins : sa propre mère. Elle défend son gendre et déclare officiellement que ses petits-enfants sont les « victimes innocentes d'un esprit malade ». Alice Burke, la mère d'Alice, n'a jamais digéré que sa fille se sépare d'Eddie Crimmins. Pour cette frêle femme d'origine irlandaise au visage pieux, il est inconcevable que l'on puisse remettre en question l'obéissance à son mari ou à la Bible. En mai 1965, à la mort de Michael Burke, son mari, elle a d'ailleurs invectivé Alice en pleine veillée funéraire : c'est elle qui l'a tué, avec son comportement indécent. Après l'enterrement, Alice Crimmins s'est rendue dans un motel de Long Island, où elle a retrouvé trois hommes et deux femmes – et a beaucoup bu.

À l'été 1965, dans les semaines qui suivent la mort de ses enfants, elle semble reproduire les mêmes mécanismes : elle sort beaucoup, danse beaucoup, boit beaucoup. Rien de tout cela n'échappe à l'attention du voisinage. Une ancienne élève d'un établissement catholique du Queens se souvient de l'ambiance qui régnait dans le quartier, à la fin de l'été : « Il y avait toujours trois choses dans la salle de classe de mon école catholique : le drapeau américain, un crucifix et une statue de la Vierge Marie. Chacun de ces symboles servait d'amulette, pour nous protéger contre ses équivalents profanes : le drapeau se dressait contre le communisme ; le crucifix se dressait contre Satan ; et, au début de l'année scolaire 1965, la Vierge Marie se dressait contre Alice Crimmins. »

4.

Grands secrets, petits mensonges

Une petite salle éclairée à la seule lueur d’une ampoule faiblarde. Dans les semaines qui suivent la mort des enfants, c’est dans ce décor lugubre qu’Eddie Crimmins est contraint de passer de longues heures. Si l’essentiel de l’énergie de la police se concentre sur Alice, le père des enfants subit lui aussi plusieurs interrogatoires musclés. Sous la lumière pâle, l’homme massif aux larges mains et à l’imposante carrure répond aux inspecteurs. Les enquêteurs lui demandent en boucle comment il a tué ses enfants, espérant le faire craquer. Les gin-tonics commandés le soir des meurtres alors qu’il boit rarement des cocktails, comme s’il avait voulu se faire remarquer d’un barman pour conforter un alibi. Les longues surveillances qu’il a fait subir à sa femme. Tout cela ne plaide pas en sa faveur. Avec l’enquête, d’autres faits sont également revenus à la surface. Notamment cette révélation faite à sa femme après leur séparation : il aurait exhibé ses parties génitales devant des petites filles dans un parc. À l’époque, Alice n’avait pas prêté attention à ses propos, soupçonnant son mari d’avoir inventé la scène de toutes pièces afin de la faire culpabiliser de l’avoir quitté. Mais lorsque la police découvre cette confession, Eddie ne nie pas vraiment les faits. Il bredouille plusieurs excuses : c’était pour faire

pression sur elle, il était déprimé… A-t-il reçu des soins pour ce problème ? Non, aucun.

Pour autant, Eddie Crimmins est coopératif : il accepte qu'on le questionne sans se braquer. Il comprend que cela fait partie de l'enquête. Tout le contraire de sa femme, qui n'a de cesse d'accuser les policiers de ne rien faire pour chercher le vrai coupable et qui se montre de semaine en semaine plus réticente à leur parler.

Tant et si bien que le 2 août 1965, Gerard Piering tente une approche inédite : il convoque Alice Crimmins hors du commissariat, en terrain neutre. Le rendez-vous est pris dans un bar appelé le Tender Trap – « gentil piège », en français. Le nom ne pouvait pas mieux refléter l'état d'esprit d'Alice : elle apparaît à bout de nerfs, épuisée par des semaines de surveillance et d'interrogatoires. Les deux parties discutent autour de quelques verres de scotch. Selon le récit qu'en fera ensuite Gerard Piering, lorsque la conversation en arrive à la dispute pour la garde d'Eddie Junior et Missy, Alice lui confie que son mari n'aurait de toute façon « jamais eu les enfants », qu'elle n'a jamais eu aucune intention de les lui laisser. Et si le tribunal lui avait ordonné de le faire ? Elle se serait « fait la malle ». Le détective tente un coup de bluff : il a la preuve que la mort des enfants a eu lieu deux heures après le repas – bien que ce soit la thèse avancée aujourd'hui par le Dr Michael Baden, cette théorie n'était pas établie de manière formelle à ce moment de l'enquête. Si elle les a fait manger à 19 h 30 comme elle le dit, elle ne peut donc pas les avoir vus vivants à minuit. Elle a pu s'absenter, retrouver un amant, laisser les enfants seuls et oublier de fermer la porte, peut-être ? Il n'est pas trop tard pour revenir sur sa déposition. La tension est palpable, l'animosité mutuelle, presque épidermique. Piering espère que la jeune femme va saisir la perche qu'il lui tend. Mais, à la place, elle formule une réponse à la hauteur de leur inimitié, presque comme une fin de non-recevoir : « Je me fiche des preuves scientifiques que vous avez. En fait, vous pouvez prendre n'importe quelle

preuve scientifique que vous prétendez avoir, et vous la fourrer là où vous voulez. »

Un mois après ce rendez-vous raté du Tender Trap, les enquêteurs passent à la vitesse supérieure. Ils demandent aux deux parents de se soumettre au détecteur de mensonges. Même si les résultats de ce test, qui mesure le pouls, la pression sanguine et la fréquence respiratoire, ne font pas office de preuve et que sa fiabilité a été remise en cause très vite après son instauration, l'instrument fait partie, dans les années 1960, de l'arsenal de la police new-yorkaise. Alors pourquoi ne pas l'essayer ?

Le père accepte immédiatement. Son interrogatoire dure deux heures, pendant lesquelles on lui pose un vaste éventail de questions, de l'anodine « Qu'avez-vous mangé au petit-déjeuner ce matin ? » à la cruciale « Avez-vous tué vos enfants ? ». Au moment où il répond non à cette dernière interrogation, la machine ne détecte pas de signes d'emballement de son cœur. Aux yeux des policiers, Eddie Crimmins a « réussi » son test.

Pour Alice, c'est une autre affaire. La jeune femme refuse d'abord de se prêter à l'exercice. Elle finit par changer d'avis après quatre jours d'âpres négociations, mais à une condition seulement : que personne ne soit présent dans la salle ou ne l'observe, à part les officiers chargés de l'interroger. Le 1er septembre, elle est amenée dans une petite salle du commissariat et se retrouve bardée de capteurs. Les premières questions s'enchaînent. Puis tout s'enraye. Après une dizaine de minutes, elle arrache soudainement les fils, bondit de son siège et quitte la salle, furieuse. Rien ne la fera revenir. Et surtout pas les avertissements du détective John Kelly, qui lui déclare : « Pendant que vous étiez à la maison, quelqu'un a escaladé le mur, est passé à travers la fenêtre, a kidnappé vos enfants, les a peut-être tués tous les deux dans la maison et est ressorti avec deux corps ? C'est ce que vous voulez nous faire croire ? La plupart d'entre nous n'y ont jamais cru. Si vous n'êtes pas coupable, c'est votre seule chance de le prouver, Alice », avant de la menacer de lui injecter du sérum de vérité.

Comment expliquer que la jeune femme ait réagi ainsi ? Deux versions s'opposent. Celle d'Alice : une fois installée dans la salle d'interrogatoire, elle aurait entendu un ricanement étouffé et aperçu la lueur d'une cigarette derrière une vitre sans tain. Elle se serait alors sentie trahie : malgré l'accord passé avec les détectives, plusieurs hommes l'observaient pendant qu'elle répondait. Celle des enquêteurs : si Alice Crimmins n'a pas poursuivi le test, c'est tout simplement parce qu'elle était en train d'échouer, et que les aiguilles du polygraphe « oscillaient comme un yoyo ».

*
* *

Les convictions des enquêteurs tiennent parfois à peu de chose. Dans le cas de l'affaire Crimmins, elles reposent en grande partie sur cette histoire de polygraphe. Jusqu'ici, les récits des deux parents présentaient chacun des incohérences pouvant orienter l'enquête vers l'un comme vers l'autre. Après l'épisode du détecteur de mensonges, le doute n'existe plus vraiment dans l'esprit des policiers. Qu'importe cette inquiétante histoire d'exhibitionnisme, les heures qu'Eddie a passées à espionner sa femme, ou le film qu'il dit avoir vu la nuit du crime mais qui n'a pas été diffusé à cette heure-là. Qu'importe aussi le fait qu'après la découverte des cadavres, le père ait posé des questions très spécifiques sur les blessures de ses enfants, cherchant à connaître le moindre détail glauque, comme s'il voulait jauger les éléments dont les enquêteurs disposaient. Qu'importe encore qu'il possède le double des clés de l'appartement d'Alice et que son mobile potentiel soit des plus limpides – se venger des humiliations que sa femme lui a fait subir. Qu'importe enfin que la veille de son test, Eddie se soit rendu à la bibliothèque pour lire tout ce qu'il pouvait sur les détecteurs de mensonges, apprenant sans doute de ses lectures qu'en maîtrisant bien son stress, il lui était possible de tromper la machine. Qu'importe tout, au fond : pour les policiers, qui ont toujours pensé qu'Eddie Crimmins n'était pas

assez malin pour avoir commis le crime, son résultat positif au test vaut presque innocence. Ils peuvent désormais concentrer leur attention sur celle dont la culpabilité n'a jamais fait le moindre doute pour eux : la mère.

Dans la presse, c'est en tout cas cette version qui s'imprime. Si Alice Crimmins a interrompu son test au détecteur de mensonges, c'est parce qu'elle était en train d'échouer, donc de mentir. Depuis le début, reporters et policiers ont des échanges réguliers. Chaque jour, les premiers font les cent pas devant le commissariat, en quête de l'information qui pourra faire les gros titres de l'édition du lendemain. Face à leurs micros, les seconds restent réservés au sujet des maigres éléments dont ils disposent réellement. Mais, en *off*, ils évacuent leur frustration auprès des journalistes. C'est forcément un coup de l'un des parents. Ou alors : une femme qui a couché avec autant d'hommes est immorale. Et une mère immorale pourrait bien avoir tué ses enfants, non ? De leur côté, les journaux n'hésitent pas à tordre la réalité, exagérant le moindre détail. La jeune femme a travaillé comme secrétaire la plus grande partie de sa – courte – carrière, avant de devenir mère au foyer, et n'a été serveuse dans des bars à cocktails que pendant six mois. C'est pourtant ce dernier point qui est mis en avant dans les articles, en même temps que ses attributs physiques. « Une serveuse de cocktails rousse et attirante », « une femme bien proportionnée » lit-on ici et là. Au fil du temps, Alice Crimmins devient, dans les journaux, une « femme au foyer du Queens à la moralité de hamster », puis « une Circé, une femme amorale ». Elle s'évanouit ? On se moque : elle l'a forcément fait exprès, pour éviter de devoir s'expliquer. Elle ne pleure pas assez ? On s'offusque : une mère qui ne pleure pas ne peut pas être tout à fait innocente.

Rares sont les journalistes à prendre son parti. Parmi eux, Ken Gross, qui travaille à l'époque pour le *New York Post*, est l'un des seuls à mettre en doute sa culpabilité et à obtenir plusieurs longues interviews d'elle. Près de soixante ans ont passé depuis les faits. L'ancien journaliste a depuis longtemps mis fin à sa carrière de reporter pour devenir écrivain. Dans les

rues du quartier de Brooklyn où il réside depuis plusieurs décennies, les joueurs d'échecs ont été remplacés par des hipsters qui se pressent pour acheter des *lattes* dans l'un des nombreux coffee shops des rues environnantes. À la sortie de l'école qui jouxte son immeuble, les petites filles arborent des slogans comme « *Little Feminist* » sur leurs t-shirts. Les temps ont changé, mais pas les convictions de Gross sur l'affaire : « Parce que j'avais de l'empathie pour Alice Crimmins, tout le monde pensait que j'avais une aventure avec elle », explique-t-il. Selon lui, en fuyant les journalistes, elle a d'abord perdu la bataille de l'image, chacun de ses silences l'enfermant un peu plus aux yeux de l'opinion publique dans un stéréotype de mère insensible au sort de ses enfants. « Tout le monde admirait les Kennedy parce qu'ils n'avaient pas partagé leur deuil en public, dit-il. Mais dans le cas d'Alice Crimmins, ça signait sa culpabilité. » Un jour, dans un *steakhouse* du Queens, elle lui aurait fait cette confidence : « Je n'ai jamais eu l'opportunité de faire le deuil de mes enfants. Dès le début, j'ai été suspectée et ça m'a mise dans une immense colère. Cette colère est devenue mon deuil. »

Lui et beaucoup de ceux qui l'ont croisée seul à seul décrivent une femme à l'opposé de tout ce qui s'est écrit sur elle : douce, passionnée et spontanée. « Oui, dit-il, Alice Crimmins pleurait. Mais rarement en public. » Le journaliste l'a admirée pour cela : « C'est très catholique irlandais, comme réaction : on n'abandonne pas ses émotions à des étrangers. Les Irlandais sont sur la défensive, retranchés derrière d'importantes barricades. Elle était secrète et elle a eu du cran. » Les missives qu'elle a envoyées à cette époque à son amant Anthony Grace, et que l'on peut aujourd'hui lire dans les dossiers des archives municipales de New York, confirment cette impression.

Loin des reporters curieux et des détectives soupçonneux, elle y couche sur le papier les tourments de son âme, comme on se confierait à un journal intime. Le tracé de ses lettres, soigneusement liées, est fin et allongé. La

plume d’Alice reste régulière et gracieuse, même lorsqu’elle écrit avoir bu quelques verres de scotch et tomber de fatigue, assommée par l’alcool. Page après page se dévoile alors une femme meurtrie et jalouse qui voit, impuissante, son univers s’effondrer chaque jour un peu plus. « Tout est en train de voler en éclats autour de moi, même ma foi en l’humanité », note-t-elle un jour. Sur le papier, elle fait part à son amant, qui l’ignore, de son désir de le revoir, de la télévision devant laquelle elle s’abrutit chaque soir avant de s’endormir, de ses promenades à cheval – le week-end prochain, au détour d’un chemin de campagne, elle passera peut-être par la propriété de Grace, l’avertit-elle. Elle parle de ses amies, aussi. De celles qui ont pris leurs distances avec elle, « surtout des mères ». Et de la dernière des fidèles, Margie, avec qui elle avait pris part à la funeste croisière vers les Bahamas. Les deux amies continuent de sortir et Margie l’aide à planifier son avenir : peut-être emménageront-elles ensemble en colocation, car Alice ne supporterait pas de vivre seule. En attendant, elle loge chez sa mère. Et elle vient de se remettre à la sténographie, pour trouver un emploi de secrétaire. Elle rédige aussi quelques lignes sur le chiot que Brandy vient de mettre au monde : « Il est si fantastique, il est tellement gros et moche. » Elle écrit sur tout, à l’exception d’un sujet : ses enfants.

Puis, à la fin de l’été 1965, alors qu’elle est acculée par les policiers et les journalistes, Alice Crimmins prend une décision inattendue. Elle fait ses cartons et quitte sa mère pour emménager dans un appartement du Queens. Où elle ne s’installe pas seule, ni en colocation, mais avec un homme.

5.

Filatures

Une dizaine de kilomètres seulement séparent l'appartement où Alice Crimmins vivait avec ses enfants de sa nouvelle résidence. L'endroit où elle a trouvé refuge se trouve au nord du Queens, dans le quartier de Beechhurst, juste au pied du pont de Throgs Neck, qui enjambe l'East River. Le nom du complexe résidentiel – Le Havre – a été bien choisi. L'architecture de cette trentaine de bâtiments de huit étages, tous identiques, évoque celle de la ville française. De là, Alice peut apercevoir son Bronx natal, où sont enterrés ses deux enfants. Et au pied de l'immeuble se trouve le restaurant préféré d'Anthony Grace.

Elle espérait mettre suffisamment de distance entre elle et Kew Gardens Hills pour fuir les commérages, après avoir fait la une des tabloïds tout l'été. Un vœu pieux. Ici, tout le monde sait qui elle est. Rares sont ceux qui lui adressent la parole. Même si aucun nom n'est inscrit sur l'interphone, ses voisins connaissent aussi l'homme avec qui elle vit dans l'appartement : Eddie Crimmins.

Début août 1965, Alice a écrit à Anthony Grace que son avocat lui conseillait de « jouer la comédie » et de se remettre avec son mari, pour sauver les apparences. Ce qu'elle a alors fermement refusé : « Je ne peux pas et c'est tout. Et je ne fais pas ça juste parce que je suis égoïste. Tout le

monde autour de moi a été suffisamment blessé. Je pense au mal que ça causera si, au bout d'un mois, j'arrête de jouer la comédie. Certaines personnes sont d'accord avec moi, notamment mon mari. Je me fiche que Mike[1] dise que ce serait bon pour les apparences. » Quelques semaines plus tard, les voilà pourtant qui se prennent au jeu. Les époux paraissent s'être rabibochés et tentent même de retrouver un semblant de vie ordinaire. Eddie retourne travailler à l'aéroport, Alice trouve un emploi de secrétaire. La routine reprend ses droits – aventures extraconjugales incluses.

Alors que le couple n'a pas encore emménagé, les détectives effectuent une mission secrète dans le nouveau logement : ils truffent les murs de la cuisine et de la chambre à coucher – et plus tard le téléphone – de micros. Leur poste d'observation est installé dans une salle de l'hôpital en face de l'immeuble. Une dizaine de policiers s'y relaient vingt heures par jour, sept jours sur sept, pour scruter les moindres détails de la vie d'Alice. Tous sont des hommes. Presque tous, comme il est alors de coutume dans la police new-yorkaise, sont d'ascendance irlandaise. Ce sont des pères de famille catholiques pour qui, à l'instar de Gerard Piering, la vie d'Alice Crimmins représente encore plus qu'un contre-modèle : une offense à tout ce qui façonne depuis toujours leur vision de l'existence. En épiant Alice Crimmins, ils découvrent un monde de fête, d'excès, de tromperies, où des mères célibataires qui élèvent leurs enfants avec des allocations profitent des joies de la vie nocturne aux bras de plusieurs amants, et où les épouses mentent à leurs maris. Insulte suprême, ce monde a le goût de Manhattan. Chez eux, dans le Queens, le quartier où habitent traditionnellement chauffeurs de taxi, femmes de ménage, petits entrepreneurs, policiers, ceux qui font fonctionner la ville au quotidien, tout est plus gris, plus modeste, plus petit, que là-bas, « en ville ». Les groupes de rock qui s'y produisent ne jouent souvent que de pâles reprises et le scotch est de moindre qualité. Les noceurs venus les écouter sont de simples courtiers en assurance ou des avocats sans grande ambition. Ils viennent se déhancher sur les disques des

Beatles, des Beach Boys ou ce hit des Rolling Stones de l'année 1965, « *Satisfaction* ». Ils écument la nuit à la recherche d'un petit frisson. Et sur des fauteuils en Skaï, oublient le temps d'une chanson ou d'une nuit qu'ils sont mariés.

Bien sûr, dans leur carrière, les détectives en ont vu, des choses qui les ont révoltés. Ils sont conscients des soubresauts qui, au milieu de ces années 1960, secouent l'Amérique. Mais, en général, tout cela se produit loin des frontières du Queens, au Vietnam, à Dallas ou sur les campus californiens. Ou à la limite, dans Harlem ou le Bronx. Cette fois, c'est différent. Le crime s'est produit à quelques pâtés de maisons de chez eux. Et Alice Crimmins, cette femme récalcitrante qui refuse de leur obéir et de leur parler, cette « pierre » comme ils la décrivent, symbolise tout ce qui met en péril la tranquillité de leurs foyers. Ils sont indignés : même la mort de ses enfants n'a pas achevé ses élans. Elle continue de papillonner et de tromper son mari à son nez et sa barbe, sous leurs micros. Eddie Crimmins doit être « soit un saint, soit l'homme le plus bête sur Terre », juge l'un des policiers.

Alors, derrière leurs enregistreurs, pendant leurs nuits blanches caféïnées, les détectives ruminent leur détestation d'Alice Crimmins. Cette haine est devenue leur moteur. Entre eux, certains ne se privent pas de le dire : si « la garce » était leur femme, ils la tueraient. Gerard Piering, le plus jeune de l'équipe, est aussi le plus acharné. Sur ses jours de congé, il organise des filatures, suit les connaissances de sa suspecte dès qu'il le peut. À tel point que ces derniers deviennent si habitués à sa présence qu'ils le saluent quand ils le croisent.

De l'autre côté des micros, Alice ne met pas longtemps à comprendre qu'elle est sur écoute. Elle sait que son téléphone est piégé. Puis remarque que certains de ses proches, parmi lesquels sa propre mère, ont accepté de porter un micro quand ils la voient. Que les policiers en portent aussi sur eux. Parfois, quand elle décroche le combiné, la jeune femme lance, à l'adresse des détectives : « Salut les gars, allez crever ! » Elle se

perfectionne dans l'art de semer les voitures de police. Avant, un seul véhicule suffisait aux forces de l'ordre pour la suivre. Maintenant, Alice sait les repérer et changer brusquement de direction au dernier moment. Il faut désormais plusieurs voitures disséminées tout au long de la route pour ne pas perdre sa trace. Ce jeu du chat et de la souris est un cercle vicieux : plus Alice se braque, plus les détectives pensent qu'elle a quelque chose à cacher. Et plus ils la suivent, plus elle se braque. Parfois, cela vire à l'acharnement. Quand ils apprennent que son nouvel employeur a recruté Alice sous son nom de jeune fille, sans se douter de qui elle était, les policiers rendent visite à ce dernier et lui dévoilent la véritable identité de sa salariée. Elle est aussitôt licenciée. Le schéma se répète plusieurs fois. Et lorsqu'Alice, en bout de course, finit par trouver un patron qui, lui, ne se laisse impressionner ni par sa réputation, ni par les policiers, et qu'elle démarre une relation avec lui, la sanction tombe aussitôt : les détectives se chargent d'appeler la femme de ce dernier. Et ainsi de suite. Jusqu'à ce qu'ils tombent enfin sur quelque chose de plus croustillant.

Le Club 82, à Manhattan, a une réputation sulfureuse. Géré par la mafia, l'établissement propose des spectacles peu habituels pour l'époque, même à New York : des numéros de transformistes. Les enquêteurs découvrent que Joseph Rorech, l'amant d'Alice Crimmins qui l'a appelée le soir du crime en l'invitant à le rejoindre, est un habitué des lieux. Il est ami avec la star du club, Hans Crystal. Et il entretient une liaison avec un homme qui se travestit. Joseph Rorech est un type mystérieux, criblé de dettes, un escroc à la petite semaine qui s'autoproclame « meilleur arnaqueur du monde ». Ce roi de l'esbroufe utilise régulièrement des pseudonymes pour signer de faux chèques ou réserver des chambres dans des motels avec des femmes – ou des hommes. Traduire, en langage policier : c'est un homme sur qui on peut faire pression. D'autant que lui, contrairement à Anthony Grace, l'autre amant principal d'Alice, ne connaît pas de politiciens haut placés. Les policiers ne tardent pas à lui faire du chantage : Joseph doit choisir entre

jouer la taupe pour eux auprès d'Alice ou voir sa double vie révélée à sa femme. Il accepte le marché. Mais il prévient quand même : Alice a pris ses distances avec lui depuis la mort des enfants, et ne lui a même pas communiqué son nouveau numéro de téléphone. Qu'à cela ne tienne, les policiers se chargent de le lui transmettre.

L'entrepreneur s'attelle vite à la tâche. Il reprend contact avec Alice, qui l'invite chez elle, et bientôt les deux amants couchent ensemble, sous les oreilles indiscrètes des policiers. Ces derniers en profitent pour prévenir Eddie Crimmins à son travail, il appelle immédiatement Alice. Joseph Rorech tente de prendre la fuite mais les policiers ont crevé ses pneus, dans le but de provoquer une altercation entre le mari et l'amant et de voir la suspecte prise en flagrant délit d'infidélité. Finalement, la scène est évitée *in extremis* grâce à l'un des détectives, Phil Brady, qui aide Rorech à s'enfuir et appelle une dépanneuse pour son véhicule. Brady est le seul de l'équipe à avoir des doutes sur la culpabilité d'Alice Crimmins. Il suspecte davantage son mari Eddie, et a même rédigé un rapport en ce sens, qu'il a transmis à ses supérieurs. Ces derniers n'en feront rien. Pire, Phil Brady va progressivement être écarté de l'enquête.

Écoutes, filatures, coups fourrés : les enquêteurs ne manquent pas d'abnégation. Pourtant, dans le dossier qu'ils s'attellent à constituer patiemment, des éléments cruciaux leur échappent. Sans compter que certaines étapes de la procédure ont été bâclées : personne n'a pris de photo de la fenêtre, le jour du crime. Gerard Piering assure que lorsqu'il a fait un premier tour dans la chambre des enfants, il a trouvé une couche de poussière sur le meuble adjacent à la fenêtre. Cela prouverait selon lui que personne n'a pu passer par l'extérieur, sinon il y aurait eu des traces. Mais là non plus, aucune photo n'existe pour appuyer ses dires. Il y a bien quelques clichés de la commode, mais ils ont été pris après que les techniciens ont recouvert cette surface de poudre pour relever les

empreintes. Quelques preuves matérielles ont également été égarées, comme la couverture enroulée autour du cadavre de la petite Missy.

Par cet acharnement, cherchent-ils à compenser ces manques ? Sont-ils aveuglés par leur détestation de la mère des victimes ? Les détectives se concentrent en tout cas sur cette unique piste et compilent compulsivement la vie sexuelle d'Alice Crimmins sur des centaines de bandes magnétiques. Les enregistrements sont « sensationnellement concupiscents », selon l'un des détectives. Et ils sont tellement nombreux que, d'après le journaliste Ken Gross, elle a été « plus mise sur écoute que la mafia ». Aujourd'hui, la plupart de ces bandes ne sont pas accessibles, quand elles n'ont pas tout simplement disparu. Il en reste seulement quelques-unes, principalement celles de ses conversations téléphoniques. Pendant des heures, on peut y entendre la voix lointaine d'Alice Crimmins et celle de ses amants, régulièrement interrompues par les bruits de cliquetis ou la mauvaise qualité de la ligne. « Tu as dit quoi ? Je n'ai pas compris. » Le reste du temps, leurs échanges ne sont qu'un ennuyeux écho de la banalité du quotidien.

« Qu'est-ce que tu as mangé ? »

« Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Du homard. »

« À quelle heure vas-tu te coucher ? »

« Je me suis lavé les cheveux.

— Moi je me suis rasé. »

« Je vais me coucher dans quinze minutes, et toi ? »

« Tu as fait quoi samedi ?

— Rien. »

« Oh ! Fat Cat a failli sauter dans la machine à laver ! »

Les magnétophones enregistrent. Les policiers retranscrivent. Inlassablement. Pendant des heures. Des jours. Des mois – vingt-six mois exactement. En parallèle, ils interrogent cinq mille personnes. Sans jamais

trouver aucune preuve, aucun indice, et encore moins l’ombre d’une confession.

1. Son avocat, Michael Lo Penna.

RENDRE JUSTICE

6.

Peur sur la ville

À quelques kilomètres de Kew Gardens Hills se trouve un autre quartier au nom si similaire qu'on les confond souvent : Kew Gardens. Autrefois deux parties d'un même domaine, ces deux zones ont été séparées dans la première moitié du XX^e^ siècle par une voie ferrée et une autoroute qui les traverse en diagonale. Un an et demi avant la mort des enfants, par une nuit froide de mars 1964, à trois heures du matin, Kitty Genovese, vingt-huit ans, quitte le bar où elle travaille comme serveuse et rentre dans le quartier de Kew Gardens, où elle réside. Elle gare sa voiture à proximité de son immeuble. Il lui reste une courte distance à parcourir à pied avant de rejoindre son appartement. Elle n'y arrivera jamais. De la rue sombre et déserte surgit un homme, qui la poignarde, la poursuit et la viole. Le calvaire de Kitty Genovese durera trente minutes. Après le meurtre, le *New York Times* publie un article choc : trente-huit témoins ont entendu les appels à l'aide et les hurlements de la jeune femme, mais aucun n'a appelé la police. L'Amérique entière s'émeut : on peut donc se faire sauvagement assassiner dans les rues de New York dans l'indifférence la plus totale ? La ville la plus célèbre du pays est donc devenue à ce point dépourvue d'humanité ? Avec les années, il a été établi que l'histoire des trente-huit témoins impassibles était fausse, en tout cas, amplement exagérée. En 2016,

le même *New York Times* réexamine son enquête de l'époque et confirme que son article contenait des erreurs. Très peu de voisins ont en réalité entendu les cris. Mais, dans les esprits, la légende est restée. Jusqu'à devenir une théorie en psychologie, surnommée « l'effet Kitty Genovese » : dans une situation d'appel à l'aide, plus il y a de témoins, moins il y a de gens qui réagissent. Le crime a eu un autre effet aux États-Unis : la création d'une centrale d'appel d'urgence nationale, l'ancêtre du célèbre numéro de secours 911. Aujourd'hui encore, le nom de Kitty Genovese renvoie à la face sombre du New York des années 1960, cette ville qui, sur fond de bouleversements sociaux, culturels et économiques, voit le taux de criminalité et d'homicides augmenter significativement jusqu'à basculer dans plus de violence encore.

Un peu plus d'un an après le meurtre de Kitty Genovese, celui des enfants Crimmins glace à nouveau le Queens. Dans le quartier de Kew Gardens Hills, jusqu'alors sans histoire, on se barricade. Les verrous sont fermés à double tour et les armes chargées à bloc. Le lendemain de la découverte du corps de Missy, un voisin d'Alice Crimmins témoigne dans la presse : « Tout le monde est sur les nerfs. J'ai quatre garçons et je vous le dis, mon fusil est chargé, il est prêt, dans un coin de ma chambre. Je ne prendrai aucun risque, et y'a pas un mec vivant qui s'approchera de mes enfants. »

Les habitants sont d'autant plus inquiets que, quatre jours avant la disparition d'Eddie et Missy, à quelques rues de chez Alice Crimmins, un autre fait divers a affolé le quartier. À l'aube, un homme s'introduit dans l'appartement de Mr et Mrs Levins. L'intrus réveille leur fils, Robert Junior, quatre ans, et lui demande de le suivre. Le petit garçon a bien appris sa leçon : il lui répond qu'il n'a pas l'autorisation de sa mère. Alors l'individu repart sans l'enfant, mais avec un portefeuille subtilisé dans une poche de pantalon du père de famille. Ses parents n'ont rien entendu. Quelques heures plus tard, non loin de là, une certaine Mrs Davis aperçoit le même

homme : il a pénétré dans son appartement du rez-de-chaussée et en est reparti avec le poste de télévision. L'objet du larcin est retrouvé abandonné un peu plus loin. Différents témoignages permettent d'établir le portrait-robot du suspect : un homme aux cheveux châtains, d'environ un mètre quatre-vingts et soixante-dix kilos, âgé de vingt-cinq à trente-cinq ans. Signe distinctif : il porte des lunettes à monture noire et des vêtements de travail. Deux semaines après, la police est à nouveau alertée et reçoit un second signalement : un autre individu a pénétré dans une chambre où dormaient deux adolescentes, juste en face de l'immeuble des Crimmins. Il ne ressemble pas au premier. Le quartier est en alerte : non seulement deux enfants ont été assassinés, mais en plus, deux hommes différents ont rôdé dans les alentours.

Fin juillet, une délégation de cinquante mères, accompagnées de leurs enfants, se rend en grande pompe au commissariat de quartier. Les femmes réclament officiellement « plus de protection contre les rôdeurs, les cambrioleurs, les voyeurs et les autres individus indésirables ». En réponse, la police promet de déployer des moyens additionnels : tous les soirs à partir de vingt heures, deux voitures supplémentaires surveilleront le voisinage – ainsi que deux patrouilleurs à pied.

Insuffisant pour enrayer la psychose. Tout au long de l'été 1965, les standards téléphoniques de la police du Queens sont saturés d'appels signalant la présence d'individus suspects dans le quartier. Les médias embrayent. Les journaux posent la question : serait-il possible qu'un rôdeur ait tué les enfants ? Les détectives enquêtent brièvement sur ces pistes. Des exhibitionnistes et des cambrioleurs sont arrêtés, puis relâchés. En réalité, les policiers restent convaincus que les meurtres des enfants Crimmins ont été commis au sein de la cellule familiale. « Nous n'avons pas l'impression que ces rôdeurs puissent être liés à notre affaire », déclarent-ils sèchement aux journalistes. Cela n'empêche pas les questions de continuer d'affluer. Dans ce cas, pourquoi l'horreur a-t-elle frappé à deux reprises ces deux

quartiers sans histoire ? Kitty Genovese, et maintenant les enfants Crimmins ? Et puis, le meurtrier de Kitty Genovese a été arrêté en quelques jours. Alors, qu'attend-on pour résoudre l'affaire Crimmins ? Dans ces conditions, Alice Crimmins apparaît comme la coupable idéale, expose le journaliste Ken Gross. « Dans l'imaginaire collectif, si ce n'était pas la mère qui avait tué les enfants, alors cela voulait dire que tout le monde était en danger. Mais si c'était elle, alors les gens étaient en sécurité. C'était tellement plus facile de croire que c'était elle. »

Les détectives cherchent désespérément des preuves en ce sens. Mais trop peu d'éléments viennent confirmer leur conviction. Ils n'ont rien sur le déroulé de cette nuit de juillet 1965, ni sur le mobile du double homicide. En réalité, ils n'ont que des interrogations. Pour quelle raison Eddie Junior et Missy ont-ils été étranglés, puis leurs cadavres jetés sur deux terrains vagues différents ? La mère souhaitait-elle s'en débarrasser pour être libre de s'amuser et d'avoir des amants ? Mais dans l'hypothèse où les enfants la dérangeaient, pourquoi ne pas confier la garde au père, qui la réclamait ? Eddie Crimmins et la baby-sitter, Evelyn, ont dressé le portrait d'une mère indigne. Mais, à rebours de leurs témoignages, de nombreux amis et proches la décrivent comme une mère douce et aimante. D'ailleurs, même son mari l'affirme : elle n'a pas pu commettre un tel crime. Alors, Alice protège-t-elle un amant ? Les enfants sont-ils morts par accident ? Il manque encore de nombreuses pièces du puzzle aux policiers. Et surtout celle qui pourrait la connecter officiellement aux meurtres. Et le temps presse.

*

* *

En 1965 et 1966, New York est en effervescence. Deux campagnes électorales s'enchaînent : les municipales, puis, un an plus tard, l'élection du procureur de district dans le Queens. Les deux se jouent sur cette même thématique de l'insécurité, voire de la terreur urbaine qui semble s'être

emparée de la ville. À la télévision, un clip de campagne passe en boucle, clamant : « Il est vingt-deux heures. Savez-vous où sont vos enfants ? »

Nat Hentel, alors procureur du Queens par intérim, aimerait renouveler son mandat. Mais, pour cela, il a besoin de résultats. Et qui dit résultats dit : un coupable dans l'affaire des enfants Crimmins. Pendant des heures, dans des petites pièces confinées où s'élèvent d'épaisses volutes de fumée de cigares, ses équipes échangent avec les policiers et les médecins légistes pour trouver, enfin, de quoi incriminer la mère des enfants. Parmi ces hommes, il en est un qui mène les débats avec une férocité particulière : Anthony Lombardino, l'assistant d'Hentel. Entre deux sessions de travail, celui que l'on surnomme en ville « Tony le Coriace » sirote des scotchs dans les bars proches du tribunal et dit à qui veut l'entendre que s'il le faut, il clouera lui-même le cercueil d'Alice Crimmins.

Fin 1966, juste avant les élections, Nat Hentel convoque un grand jury. Un panel de citoyens est chargé d'examiner les preuves et de décider si elles suffisent à organiser un procès. La réponse est non, et Nat Hentel perd l'élection. Son successeur, Thomas Mackell, marche néanmoins dans ses traces. Lui aussi aimerait résoudre rapidement l'affaire, et « Tony le Coriace » est toujours là pour l'assister.

Les policiers reprennent tous les éléments dont ils disposent et épluchent le courrier reçu depuis la mort de Missy et Eddie Junior. La pile est épaisse : des milliers de lettres, anonymes ou non. Elles ont été postées au coin de la rue ou à l'autre bout des États-Unis. Un long tri s'impose. Il y a les classiques : ceux qui sont persuadés d'avoir aperçu Alice Crimmins quelque part, dans les bas-fonds de New York, ou en transit à l'aéroport de Montréal. Il y a les visions des médiums : ils savent qui est le tueur, demandent à être recontactés au plus vite. Il y a les illuminés : ceux qui trouvent qu'après tout, même si elle a tué ses enfants, son crime est toujours moins grave que celui des femmes qui avortent : au moins, Missy et Eddie Junior pourront aller au paradis, contrairement aux fœtus disparus. Il y a

ceux qui veulent sauver la mère de famille par la prière. Il y a cette ancienne voisine, pour qui Alice faisait du baby-sitting quand elle était adolescente et qui ne peut pas « croire que la passion de Médée repose dans cette petite fille irlandaise, douce, bébête, vaniteuse ». Il y a les femmes qui soupçonnent leurs maris : ils rentrent de plus en plus tard du travail, ils ont peut-être une maîtresse et, par extension, sont peut-être impliqués dans un double homicide ? Et bien sûr, il y a ceux qui l'ont déjà condamnée : « Elle ne mérite pas qu'on l'appelle mère, c'est une menace pour la société, elle ne mérite aucune pitié. Son corps nu devrait être balancé dans une décharge municipale, où les rats pourraient se nourrir de sa carcasse dégueulasse. » Ou encore : « C'est une alcoolique, une prostituée. C'est une criminelle vicieuse, elle le fera à nouveau. Un gouvernement laxiste constitue une invitation au lynchage. Nous devrions rendre nos rues plus sûres. » Un citoyen mécontent a découpé, puis collé sur un papier à lettres, une offre d'emploi : « Cherche barmaid déguisée en lapin – vingt et un ans minimum, attirante, doit avoir son propre costume », avec ce commentaire : « C'est pour ça qu'on retrouve des filles assassinées. »

Et enfin, au milieu de cette avalanche, l'épiphanie. Parmi les milliers de missives, les détectives dénichent le courrier après lequel ils couraient désespérément : quelqu'un a vu quelque chose la nuit du crime.

La lettre a été rédigée le 30 novembre 1966, un an et demi après les faits, et débute ainsi :

> « Cher Monsieur Hentel,
>
> J'ai lu que vous aviez convoqué un grand jury et vous m'en voyez ravie.
>
> J'aimerais vous parler d'un incident dont j'ai été témoin. Je ne sais pas s'il a un lien avec l'affaire. Mais je me sentirai mieux si je vous en parle. Ça s'est produit la nuit où les enfants ont disparu. […]

C’était une nuit chaude et je n’arrivais pas à dormir. Je suis allée dans le salon, je me suis mise à la fenêtre pour avoir un peu d’air frais. Il était deux heures du matin… »

La suite va avoir l’effet d’une bombe. Les policiers décident de garder le témoignage secret. Il leur faut d’abord identifier l’auteur de cette lettre anonyme, puis convaincre cette personne de parler. Quand le mystérieux témoin accepte enfin, le procureur convoque un autre grand jury – sans succès –, puis un troisième, le 11 septembre 1967. Ce matin-là, le détective Piering fait les cent pas, nerveux, devant la salle d’audience, se plaint d’avoir mal à la tête, s’énerve. L’affaire Crimmins a pris une telle importance que de nombreuses carrières sont en jeu, dont la sienne. Quand le juré annonce sa décision, Piering exulte : après deux ans d’enquête, Alice Crimmins est mise en examen. Elle ne sera jugée que pour le meurtre de sa fille. Le corps de son fils est trop décomposé pour déterminer les causes de la mort. Les détectives vont enfin pouvoir l’arrêter et la placer derrière les barreaux. Ils fêtent la nouvelle dans un bar, où l’alcool coule à flots jusque tard dans la nuit.

Le lendemain matin, vers huit heures, Piering est prêt. Cela fait deux ans qu’il l’est : deux ans de nuits blanches et de week-ends en famille sacrifiés. Il ne raterait ça pour rien au monde. Avec un collègue, il planque à côté de la voiture d’Alice Crimmins. Lorsque la suspecte s’installe dans l’habitacle pour partir à son travail, les deux officiers s’approchent et l’informent qu’elle est en état d’arrestation. Les policiers la raisonnent : il vaut mieux éviter un scandale devant les voisins. Elle agrippe nerveusement le volant, avant de céder.

Dans la voiture de police, en route vers le commissariat, Piering se tourne vers elle :

« Vous auriez pu rendre les choses plus faciles. Vous auriez pu nous dire la vérité dès le début.

— Allez crever !

— Ça m’arrivera, tôt ou tard.

— Le plus tôt sera le mieux. »

Transférée au centre de détention de Manhattan, Alice Crimmins refuse d’être prise en photo, comme c’est la règle pour tous les détenus. La tête obstinément baissée, elle fuit l’objectif. Mais c’est un combat impossible à gagner. Lorsqu’elle relève son visage et regarde finalement l’appareil, contrainte par les policiers, au fond de son regard furibond brille pour la première fois une lueur de crainte. Ses lèvres tremblent.

7.

Une soif de sang dans les yeux

Ils sont venus dès l’aube et ont patienté plusieurs heures. Pour tuer le temps, ils jasent et commentent les dernières informations. En ce lundi 13 mai 1968, le parvis du tribunal du Queens a des airs de gigantesque café du commerce. La foule y est si dense qu’elle déborde des trottoirs, les voitures peinent à se frayer un chemin. Des centaines de curieux espèrent une place à l’intérieur de la salle d’audience. Retraités ou femmes au foyer, arrivés des quatre coins du Queens, ils sont, selon un journaliste présent sur place, « venus avec des barres de chocolat dans leur poche, avec des petits gâteaux à dix cents enveloppés dans de la Cellophane, et avec une soif de sang dans leurs yeux ».

Le procès se déroule dans la plus grande salle du tribunal, mais ses cinq cents places ne sont pas suffisantes pour accueillir tout le monde. Quand les portes s’ouvrent enfin, c’est la foire d’empoigne : les femmes endimanchées crient et se griffent, agrippées à leur sac à main ; les hommes, en chemise mais sans cravate, jouent des coudes, le quotidien du jour roulé sous le bras. L’atmosphère est chargée d’effluves de cigarettes, de parfums et de sueur. Aux journalistes qui consignent soigneusement la rancœur du public dans leurs calepins, les femmes tiennent à préciser qu’elles sont mères et combien elles ont d’enfants, comme si cela leur donnait une autorité

spéciale pour statuer sur l'affaire. D'Alice Crimmins, elles disent : « Cette salope ! Cette salope dégueulasse ! Ça me dépasse. Moi, j'ai tout sacrifié pour mes enfants ! »

Et la voilà enfin. Alice Crimmins, le visage à demi caché sous un large chapeau, est accueillie par quelques huées. Elle prend place sur le banc des accusés, stoïque et droite. Durant le procès, elle ne se retournera pas une seule fois vers le public et ne verra pas les regards des spectateurs, tassés sur les bancs et dans les couloirs, parangons de la morale et reflets d'une Amérique puritaine indignée. Pas plus qu'elle ne lira la devise américaine inscrite sur le mur du fond, dont la moralité religieuse pèse particulièrement sur l'affaire : « *In God We Trust*. » Alice Crimmins comparaît libre. Huit mois ont passé depuis son arrestation en septembre 1967. Les policiers voulaient la garder derrière les barreaux pour la faire craquer, mais le juge Charles Margett a fixé la caution à vingt-cinq mille dollars – un montant trois fois moins élevé que ce que les enquêteurs auraient souhaité et que ses proches ont réglé le soir de son arrestation. À peine sortie, elle est allée boire des verres avec des amis, sous les yeux dépités des détectives**.** Le vieux schéma s'est alors remis en place. Elle qui clame son innocence, eux qui attendent le moment où elle s'effondrera enfin. L'accusation a une théorie à présenter à la barre : Alice Crimmins aurait tué sa fille, probablement dans un accès de colère et sans préméditation. Elle aurait ensuite appelé quelqu'un pour se débarrasser du cadavre et faire disparaître son fils, témoin de la mort de sa sœur. Pour autant, les équipes du procureur n'ont pas le droit d'évoquer publiquement la seconde partie du scénario. Elle n'est jugée que pour le meurtre de sa fille, et celui de son fils est hors-propos. La partie s'annonce serrée.

Le jury est composé de douze hommes. Tous sont vêtus pour la circonstance : costume-cravate soigné ; pour certains, un couvre-chef assorti en feutre ; pour d'autres, un imperméable soigneusement plié sur leur avant-bras. Leurs tenues, toutefois, proviennent de modestes boutiques.

Ils n’ont, pour la plupart, pas les moyens de s’acheter des complets luxueux : ils sont machinistes, électriciens, petits importateurs ou retraités. Tous sont mariés et tous ont plus de quarante-cinq ans. Un panel représentatif de l’homme standard du Queens, en somme. On a bien proposé à quelques femmes de faire partie du jury, mais elles ont trouvé une excuse pour ne pas y participer : leur opinion était déjà toute faite. L’accusée est forcément coupable.

Pour ce procès, l’un des plus importants de la décennie à New York, tous les médias sont là. Irene Cornell est l’une des rares femmes présentes. Elle est reporter pour WCBS, une radio locale. Elle s’est fait sa place dans le monde masculin du journalisme de terrain en allant couvrir des procès sans l’accord de son chef. Jusqu’à s’imposer comme une référence dans le domaine. « Tous les spectateurs avaient quelque chose à dire, se souvient-elle aujourd’hui. Tous avaient un avis sur Alice. Et d’après eux, elle était une meurtrière. »

Alice Crimmins est venue accompagnée de son mari. Eddie Crimmins est d’ailleurs l’un des premiers à prendre la parole. Entre deux déclarations, il couve son épouse du regard, lui lance des clins d’œil. Alice n’a pas tué ses enfants, jure le mari, et lui non plus.

C’est au tour du détective Gerard Piering de s’avancer. Il est formel : en fouillant l’appartement, le jour de la disparition, il a trouvé dans le frigo un reste de *manicotti*, des pâtes italiennes et leur emballage vide dans la poubelle. Ce qui confirmerait la thèse selon laquelle la mère pourrait avoir menti sur le contenu du repas du soir. Problème : le paquet n’a pas été conservé parmi les preuves et le détective n’a même pas consigné sa trouvaille dans son rapport d’enquête. Peut-être n’a-t-il pas jugé l’information suffisamment pertinente à l’époque. Mais ce détail a pris une tout autre importance quand les légistes ont révélé avoir retrouvé des pâtes dans l’estomac de la petite fille. Ils en sont sûrs : à l’intérieur de l’estomac de Missy, ils ont retrouvé des carottes, des pommes de terre, des légumes

verts, des fruits, du chewing-gum et des pâtes, mais aucun reste de veau. Or, la mère a toujours maintenu qu'elle avait servi ce plat pour le dîner des enfants. Piering insiste aussi sur la couche de poussière du meuble de la chambre. Là encore, sans aucune preuve matérielle pour étayer son récit.

Le chef légiste Milton Helpern lui succède à la barre. Du ton factuel et neutre des médecins légistes, il confirme le témoignage le plus incriminant : Missy est morte deux heures après son dernier repas. Sa mère n'a donc pas pu la voir vivante à minuit. C'est l'un des éléments les plus précieux de l'accusation. Ce que ni les jurés ni les avocats de l'accusée ne savent à ce moment-là, c'est que l'heure de la mort a fait l'objet de longues discussions entre policiers et légistes dans les mois qui ont suivi le double homicide. Au départ, Helpern situait les décès entre vingt-deux heures et quatre heures du matin. La fourchette ne s'est resserrée qu'après de nombreux échanges avec les détectives. C'est le journaliste Ken Gross qui, des années plus tard, révélera l'information. Pour la défense, le témoignage d'Helpern est un coup dur. Et l'accusation a encore d'autres atouts dans sa manche.

*

* *

Trois jours avant le procès, Joseph Rorech a disparu. Sa femme indique n'avoir aucune idée de l'endroit où il peut être. En réalité, pas très loin : dans un motel de Long Island. Cette fois, l'amant d'Alice Crimmins n'est pas en compagnie d'une conquête, mais avec des policiers. Les enquêteurs l'y ont isolé pendant plusieurs jours. Ils se sont assurés de deux choses : que Rorech n'ait aucun contact avec le monde extérieur et que le scotch coule à flots. L'entrepreneur s'est encore enlisé dans les dettes depuis la dernière fois qu'il a vu sa maîtresse. Il est poursuivi par des créanciers et par la police du comté de Nassau qui veut le coincer pour fraude, et ses comptes sont tellement dans le rouge qu'il a envoyé sa femme vendre des encyclopédies en faisant du porte-à-porte. Pour s'assurer de sa loyauté, les détectives du NYPD lui proposent un nouveau contrat qu'il ne peut pas

refuser : l’immunité pour les délits dont il est accusé – sauf en cas d’adultère ou de meurtre. En échange, il témoignera à la barre.

Ce qu’il fait, le septième jour du procès. Le beau parleur au sourire enjôleur a un peu perdu de sa superbe. Sa voix légèrement tremblante et ses paupières tressaillantes trahissent une certaine nervosité : c’est un homme acculé. L’accusation l’interroge sur une nuit passée dans un motel avec Alice Crimmins en septembre 1966, un peu plus d’un an après la mort de Missy et Eddie Junior. Elle n’était pas dans son état normal, affirme Rorech, et pleurait en continu en évoquant la mort des enfants. Rorech rapporte les mots de sa maîtresse :

Alice : « Il n’y avait aucune raison qu’ils soient tués. C’était insensé. La cause avait été éliminée. »

Joseph : « Tu veux dire, Evelyn ? »

Alice : « Oui. »

Evelyn est la baby-sitter qui réclamait de l’argent à Alice et risquait de témoigner contre elle pendant l’audience pour la garde. L’accusation ne demande pas plus d’explications. Joseph Rorech poursuit le récit de la discussion :

Joseph : « Qui a tué les enfants ? »

Alice : « Missy et Eddie sont morts. Plus personne ne peut parler à leur place. Ils comprendront. C’était pour le mieux. »

Après avoir répété plusieurs fois cette phrase, comme un mantra, elle aurait repris, au sujet de la petite Missy :

« Joseph, pardonne-moi, je l’ai tuée. »

Stupeur dans la salle d’audience : l’accusée aurait avoué le crime à son amant. Furieuse, elle serre les poings, tape sur la table et vocifère :

« Joseph ! Comment peux-tu me faire ça ! Toi ? Qui aurait imaginé ? »

Mais Rorech continue. Il explique qu’Alice Crimmins avait un mobile : elle ne voulait pas laisser les enfants à son mari. Elle lui aurait même demandé, les jours précédents, la liste des pays où elle pourrait se rendre

avec eux sans être extradée par la police. Et lui aurait indiqué : « Je préfère les voir morts qu'avec lui. »

Deux mois après cette fameuse nuit au motel pendant laquelle elle aurait fait sa confession, la police avait déjà interrogé Rorech. À l'époque, il leur avait dit qu'elle était innocente. Il avait ensuite réitéré cet avis juste avant le procès, pendant son témoignage face au grand jury. Pourquoi a-t-il changé subitement de version ? Il se justifie : il aurait eu mauvaise conscience, quand quelques jours plus tôt, sa fille a célébré sa première communion : Missy et elle avaient le même âge.

Les anciens amants se font face, comme si rien d'autre n'existait autour d'eux. Elle le foudroie du regard. Il bredouille. Aucun des deux ne semble remarquer le vacarme ambiant : des gens hurlent et s'exclament. Les reporters bondissent de leur siège, prêts à courir vers les cabines téléphoniques pour avertir leur rédaction de ce coup de théâtre. Le juge Peter Farrell crie à tout le monde de rester assis et de se taire : « Ce n'est pas un hippodrome ici ! » Alice Crimmins est évacuée du tribunal, les genoux tremblants. Dans la salle, plus personne ne bouge, de peur de perdre sa place pour la suite.

*

* *

Depuis le début du procès, un autre témoignage est particulièrement attendu : celui de la « femme à la fenêtre », auteure de la lettre anonyme de 1966 qui avait convaincu le dernier jury populaire qu'un procès devait avoir lieu. L'attente est fébrile, teintée d'un voile de mystère : jusqu'au dernier moment, l'équipe du procureur a gardé secrète son identité. Les journalistes questionnent chaque jour un maximum de spectateurs en espérant identifier le témoin anonyme : peut-être se trouve-t-elle parmi eux dans la salle d'audience ?

Quand la « femme à la fenêtre » apparaît enfin à la barre, Alice Crimmins la dévisage mais ne la reconnaît pas. Elle, en revanche, connaît.

Sophie Earomirski est une femme de quarante-trois ans aux joues rondes et aux formes replètes. En 1965, elle résidait dans le complexe d'immeubles où Alice Crimmins et ses enfants vivaient, à deux cents mètres de leur appartement, dans une rue perpendiculaire.

Sous les yeux captivés et attentifs de plusieurs centaines de personnes, Sophie Earomirski répète sous serment ce qu'elle a vu trois ans auparavant à deux heures du matin, cette fameuse nuit du 13 au 14 juillet. Tenue éveillée par une insomnie, elle s'est servi un thé glacé et s'est installée à la fenêtre pour profiter de l'air frais et fumer une cigarette. Un couple a tourné au coin de la rue et est remonté dans sa direction. La femme portait contre son épaule ce que Sophie Earomirski pensait être un paquet enveloppé dans une couverture. Un petit garçon marchait à ses côtés et lui tenait la main. Le trio était accompagné d'un chien. À un moment, l'homme a dit à la femme de se presser, mais elle ne pouvait pas aller plus vite. « Elle est enceinte », a-t-elle dit en désignant l'animal. La suite ? À mi-chemin, l'homme l'a déchargée du paquet. Ils se sont dirigés vers une voiture garée en face de la fenêtre de Sophie Earomirski, de l'autre côté de la rue. Un passant a salué le couple, puis l'homme a balancé le mystérieux paquet dans la voiture. « Ne lui fais pas ça ! » a protesté la femme d'un ton anxieux, ce à quoi l'homme a répondu : « Maintenant, tu te sens désolée ? Elle ne sent plus la différence. » Le petit garçon a grimpé à l'arrière du véhicule. À ce moment-là, Sophie Earomirski a refermé la fenêtre, la femme a levé les yeux dans sa direction et a dit : « Quelqu'un nous a vus. » Sophie s'est cachée derrière un rideau et a entendu la voiture démarrer.

Le procureur lui demande : « Pouvez-vous reconnaître la femme que vous avez vue cette nuit-là ? »

Pendant tout son témoignage, Sophie Earomirski n'a pas regardé une seule fois Alice Crimmins. Mais, à la question du procureur, elle pointe le doigt d'un air assuré dans sa direction et le couperet tombe : « C'est elle, c'est cette femme. »

Nouvelles clameurs dans l'audience, nouvelle éruption de colère de l'accusée : « Menteuse ! hurle-t-elle. Menteuse ! » Le juge réclame une pause supplémentaire.

Pourquoi Sophie Earomirski a-t-elle mis autant de temps avant de se signaler aux autorités ? Elle pensait que les policiers pouvaient résoudre l'enquête sans son témoignage, affirme-t-elle. Pourquoi a-t-elle envoyé une lettre anonyme deux ans après, alors qu'elle avait été interrogée une dizaine de fois dans le cadre des enquêtes de voisinage et qu'elle leur avait dit ne rien avoir vu ? Elle avait peur de se ridiculiser. Et son mari ne souhaitait pas qu'elle s'implique. Et surtout, si elle était si certaine d'avoir reconnu Alice Crimmins cette nuit-là, pourquoi a-t-elle écrit dans la lettre que ce qu'elle avait vu était « peut-être lié à l'affaire », mais « peut-être pas » ? Sophie Earomirski, insiste bientôt la défense, ne peut pas être prise au sérieux. Pour preuve, même son entourage ne croit pas tout ce qu'elle dit. Elle est connue pour aimer se donner de l'importance en exagérant des histoires. Un an avant le meurtre des enfants, Sophie Earomirski a travaillé brièvement sur un stand à la Foire internationale. Elle s'y est cogné la tête en tombant. Ce jour-là, elle aurait vu une « souris jaune » lui grimper sur le bras – c'est même ce qui aurait provoqué sa chute, jure-t-elle. A-t-elle passé ensuite un test à l'hôpital pour vérifier le fonctionnement de son cerveau ? demande l'un des avocats de la défense. « Oui, et je l'ai très bien réussi », rétorque-t-elle avec une pointe d'humour. Des spectateurs l'applaudissent.

Les jours qui suivent ce deuxième témoignage choc, les avocats de la défense continuent de tenter de détricoter la version de Sophie Earomirski. Cette dernière certifie que la femme qu'elle a vue avait des cheveux roux vif, en dessous des épaules. Plusieurs témoins viennent déclarer qu'à l'époque, Alice Crimmins avait en réalité les cheveux plus clairs et plus courts. Et cette mention de la chienne enceinte ? La nuit du crime, même Alice Crimmins ignorait cette information. La naissance des chiots

quelques jours plus tard a pris tout le monde de court. D’autres témoins viennent le certifier. C’est version contre version.

Une dernière personne doit désormais se présenter à la barre. Et son témoignage va achever de dévaster l’image de l’accusée. Ou plutôt ce qu’il en reste.

8.

Alice *vs* Alice

On ne pousse pas les portes de la Fillmore’s Tavern par hasard. Ce pub sans âge du Queens est implanté en plein cœur d’un quartier résidentiel, à deux kilomètres environ de Kew Gardens Hills. Une unique fenêtre teintée sur la devanture cache l’intérieur du bar aux regards. Dans la salle s’échangent les anecdotes du présent et la mémoire du passé. Les habitués en sont les garants. Installés en brochette au comptoir, ils sont sur place dès l’ouverture, à onze heures. Ce jour du printemps 2022, Jeffrey Abdale est le plus loquace du groupe. De son enfance dans les années 1960, il conserve deux souvenirs marquants. Le premier : la fameuse Foire internationale, dont il garde encore, chez lui, des jouets dans une boîte à souvenirs. Le second : le procès d’Alice Crimmins. Il devait avoir entre quatorze et seize ans, croit-il se rappeler, et il fréquentait le lycée Archbishop Molloy, juste à côté du tribunal. « On séchait les cours, on se faufilait à travers le grillage et on allait au tribunal, raconte-t-il. C’était l’événement ! On y allait surtout pour deux choses : profiter de la climatisation et apercevoir l’accusée sexy. Alice Crimmins avait toujours des décolletés et des jupes courtes. Elle mettait des tenues provocantes pour essayer de se mettre le jury dans la poche, mais personne n’était dupe. »

Sur les photos d’archives du procès, Alice Crimmins est pourtant toujours vêtue sobrement. La seule liberté qu’elle prend, pour l’époque, est de porter parfois des robes courtes. Mais ses tenues obsèdent les spectateurs autant que les journalistes. Pas un jour ne passe, pas un journal ne s’imprime sans un commentaire sur ses vêtements. Le 24 mai, jour où Alice Crimmins est appelée à la barre, note la presse, elle porte une robe noire aux longues manches blanches et au col assorti. Elle a aussi dans sa poche un grand mouchoir blanc – qui lui sera bien utile car, à nouveau, elle finira en larmes.

Ses deux avocats, Harold Harrison et Martin Baron, lui ont conseillé de témoigner. Ils espèrent contrebalancer l’image de la femme froide décrite dans les médias. Un pari risqué : à la barre, les équipes du procureur auront alors toute latitude pour poser toutes les questions qu’elles souhaitent et examiner à la loupe sa vie sexuelle. Le jour venu, elles ne s’en privent pas. C’est Anthony Lombardino, l’assistant du procureur, qui avait promis de « clouer lui-même le cercueil d’Alice Crimmins », qui mène l’interrogatoire. Il a préparé ses questions des semaines durant et consigné scrupuleusement dans un carnet à spirales toutes les informations qu’il possède. Sa stratégie est claire : discréditer Alice Crimmins sur chaque aspect de sa vie privée et donner aux jurés l’impression d’une existence de débauche. Il veut prouver que c’est une mauvaise mère et une femme volage : quel genre de personne enferme ses enfants dans leur chambre ? Et les abandonne pour partir en croisière improvisée ? Il a aussi répertorié compulsivement tous les noms de ses amants et ces points qu’il compte souligner, comme une obsession : « Comment étiez-vous habillée avec cet homme ? Et avec celui-là ? Comment étiez-vous habillée dans la piscine ? Comment étiez-vous habillée dans l’appartement de votre patron ? » Un peu plus loin, il a noté : « La présomption d’innocence ne veut pas dire que le suspect est innocent. » Puis, sur la même page : « Le vrai coupable est ici, dans la salle d’audience. »

Dès les premières minutes, l’interrogatoire se transforme en une joute verbale qui n’a rien d’équitable. Lombardino, un homme râblé à la voix qui porte, hausse le ton à plusieurs reprises contre Alice Crimmins, au point que le juge lui demande de se calmer. Face à lui, le timbre de l’accusée semble se briser à chaque réponse. Le juge finit par faire installer un micro pour qu’on l’entende. Lorsqu’elle se penche dessus pour prendre la parole, elle semble écrasée. Questions et réponses pleuvent comme des balles.

« Est-ce que vous avez déjà pleuré face à la police ?

— Oui.

— Quand ?

— Vous m’avez fait pleurer tellement de fois que c’en est ridicule. »

Le public a déjà eu vent de l’existence des amants d’Alice Crimmins. Certains ont même été appelés à témoigner : Anthony Grace, Joseph Rorech… À la barre, Alice apporte des précisions sur sa liaison avec ce dernier : elle affirme l’avoir éconduit quelques jours avant le procès, parce qu’elle ne voulait pas poursuivre leur histoire. Ses relations avec sept autres hommes sont passées au crible. L’audience découvre qu’elle a couché avec le barbier du quartier – et coiffeur de ses enfants – à l’arrière de la voiture de ce dernier. Que son mari a interrompu ses ébats avec un amant. Que certains de ses petits amis lui donnaient de l’argent – cinquante dollars par semaine de la part d’Anthony Grace, un peu moins de la part de Rorech. Qu’elle a fait plusieurs croisières, celle dans les Bahamas, mais aussi une autre à Atlantic City, pour participer avec Anthony Grace à la convention nationale du Parti démocrate. Et la piscine chez Joseph Rorech ? s’enquiert Lombardino.

« Est-ce que vous avez déjà nagé dans cette piscine ?

— Oui.

— Et que portiez-vous quand vous étiez dans cette piscine, Mrs Crimmins ?

— Certaines fois, un maillot de bain ; certaines fois, pas de maillot de bain.

— Où étaient vos enfants quand vous nagiez sans maillot de bain dans la piscine de Joseph Rorech ?

— Ils étaient morts. »

Le public, captivé, se délecte des moindres détails, alternant gloussements, chuchotements et cris de stupeur. Dans un journal, le lendemain, un reporter commente : « Les spectateurs ont eu ce pour quoi ils étaient venus. Pendant dix jours, ils se sont entassés dans le tribunal, en attendant les témoignages croustillants. Hier, ils ont eu le croustillant. » Ken Gross était là tout le temps des échanges. Il a vu le visage d'Alice se décomposer à mesure qu'elle perdait ses moyens. « Elle n'a pas réussi à faire comprendre aux gens dans le tribunal la solitude accablante qu'elle ressentait dans son mariage écrira-t-il, ni l'engourdissement progressif des sentiments et la perte de respect. » Dans une interview d'elle qu'il réalisera après le procès, Alice Crimmins reviendra sur cette pénible journée face à Anthony Lombardino : « En relisant les transcriptions, je sais que j'ai pu donner l'impression d'être une garce à ceux qui ne me connaissaient pas. Mais il m'a attaquée dès l'instant où il s'est levé. Et ça m'a énervée. Je voulais juste raconter ma version de l'histoire et tout ce qui l'intéressait, c'était ma vie sexuelle. Je voulais dire que j'étais innocente, il ne m'a pas laissée parler. Il n'arrêtait pas d'insister sur un seul point : ma vie sexuelle. » En 1977, près d'une décennie plus tard, le quotidien *Daily News* reconnaîtra aussi que « le vrai sujet, c'était le sexe […]. Pendant le procès, des témoins se sont succédé à la barre avec des histoires sur la vie sexuelle d'Alice Crimmins. Si elle avait été courtaude, d'âge mûr, ou qu'elle avait eu un physique ingrat, aucun de ces détails n'aurait eu cette importance. Mais Alice Crimmins était jeune. Elle était rousse. Elle travaillait dans un bar à cocktails. Elle était séduisante. Elle avait de nombreuses liaisons. Toutes les poursuites judiciaires ont été conduites avec un regard lubrique. »

*
* *

Après treize jours, quarante-deux témoignages et plus de mille cinq cents pages de transcription, le procès touche à sa fin. C'est le moment de la plaidoirie de l'avocat d'Alice, puis du réquisitoire d'Anthony Lombardino. L'assistant du procureur enfonce un dernier clou, symbolique, et tente de marquer les esprits avec cette ultime métaphore : « Quand Alice Crimmins a témoigné à la barre, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à cet objet qui a la forme la plus belle et la plus symétrique au monde : l'œuf. Ses contours et sa forme sont très beaux. Mais quand vous cassez l'œuf, s'il est pourri à l'intérieur, vous sentez la pire puanteur au monde. »

Le rapport du médecin légiste est pourtant la seule preuve concrète contre elle. Tout le reste du dossier repose sur les dires des deux témoins stars, Rorech et Earomirski. Pour la journaliste Irene Cornell, aucun des deux n'est crédible : « Joseph Rorech était vraiment un individu sournois. Et Sophie Earomirski, qui a dit avoir distingué la couleur de ses cheveux ? Il faisait nuit : comment aurait-elle pu capter autant de détails ? La théorie selon laquelle Alice a tué Missy, puis demandé à quelqu'un de tuer Eddie n'a aucun sens. Le petit garçon était connu pour être très protecteur envers sa sœur. Il aurait hurlé si elle avait été attaquée devant lui. Il se serait battu. Il ne se serait pas sagement baladé dans la rue avec le cadavre de sa cadette. » Encore moins pieds nus, soulignent ceux qui défendent la mère des enfants. Les deux cadavres ont été retrouvés sans chaussures.

Les jurés vont devoir trancher sur la base de ces éléments. Lorsqu'ils sortent sous escorte pour aller dîner en dehors du tribunal, des badauds leur crient : « Condamnez cette garce ! » Une rumeur court : ils seraient neuf à penser qu'elle est coupable. Et trois à en douter. Alice Crimmins, pendant ce temps, patiente juste en face du tribunal, au restaurant Part One – son QG pendant ces semaines de procès. Avec elle, ses avocats et quelques proches venus en renfort : son mari, son frère et sa mère qui, malgré les

dissensions du passé, la soutient. Alice ne mange presque rien, enchaîne les martinis. L'attente est insupportable, mais lorsque les jurés demandent à revoir certaines preuves plus tard dans la soirée, une légère euphorie traverse les rangs pro-Crimmins. C'est bon signe, estiment ses avocats.

Vers deux heures du matin, tout le monde est convoqué à l'intérieur du tribunal. Les couloirs sont encore pleins à craquer. Certains spectateurs ont profité de la pause pour s'allonger par terre et effectuer un petit somme. Malgré l'heure tardive, aucun ne voulait rater le dénouement tant attendu. Lorsque l'accusée arrive, les flashs crépitent, la foule oppressante se masse pour l'apercevoir et la pousse contre le mur. Alice Crimmins s'écroule, les policiers doivent former un cordon autour d'elle pour écarter les spectateurs. La jeune femme semble un peu groggy, sous l'effet du stress – et de l'alcool. « Quand tout cela sera terminé, la première chose que je ferai sera de prendre un bon bain chaud », souffle-t-elle à l'épouse de son avocat. Le propriétaire du Part One a placé des magnums de champagne dans des seaux et dressé un buffet. Il est persuadé qu'Alice Crimmins sera acquittée et reviendra célébrer la bonne nouvelle sur place.

Dans la salle d'audience, le juge Peter Farrell, lassé par l'ambiance de cirque qui a régné tout au long du procès, lance un avertissement : quiconque ferait du bruit dans le public sera condamné pour outrage. Dans un silence de plomb, les douze hommes du jury prennent place. L'un d'eux s'éclaircit la voix. « Votre honneur, déclare-t-il. Nous, le jury, déclarons l'accusée coupable d'homicide volontaire. »

Les précautions du juge n'ont servi à rien : des cris résonnent dans toute la salle. Le plus perçant est celui d'Alice Crimmins. L'accusée s'écroule, tremblante, le corps secoué par d'intenses sanglots. Elle doit être transférée sous escorte policière à l'hôpital, où le médecin qui l'ausculte diagnostique un « état d'hystérie sévère » et lui administre de puissants calmants pendant deux semaines. Eddie Crimmins, qui avait pleuré à l'énoncé du verdict, viendra chaque jour tenter de l'apercevoir à la fenêtre de sa chambre

d’hôpital. En vain. Alice Crimmins est finalement emmenée en prison. Elle est condamnée à y passer entre cinq ans au minimum – après quoi, elle pourra demander à être libérée pour bonne conduite – et vingt ans au maximum.

9.

Brûler les épouvantails

En théorie, Alice Crimmins n’aurait pas dû sortir de détention avant 1973. Pourtant, le 5 septembre 1968, soit moins de quatre mois après sa condamnation, elle est libérée de la prison de Bedford Hills. Les photographes immortalisent son soulagement. Un large sourire illumine son visage et éclipse ses yeux fatigués.

L’un de ses avocats a trouvé une faille pour faire annuler le verdict. En plein procès et en pleine nuit, trois membres du jury s’étaient rendus à l’adresse de Sophie Earomirski, afin de vérifier si cette dernière avait réellement pu voir ce qu’elle prétendait. Or, ce genre d’initiatives est interdit. La défense a donc fait appel. En attendant que la justice se prononce, Alice Crimmins sort de prison, le prix de sa liberté provisoire est à nouveau fixé à vingt-cinq mille dollars de caution. Quelques mois plus tard, en 1969, la Cour suprême de l’État de New York tranche en sa faveur : la visite des jurés sur place a porté atteinte au bon déroulé du procès. Elle devra être rejugée.

Dans les mois qui suivent sa libération, Alice Crimmins mène une vie moins flamboyante que par le passé. L’ancienne condamnée teint sa chevelure rousse en un blond terne et essaie de se faire oublier. Son maquillage devient camouflage : elle passe du temps chaque matin à tenter

de changer d’apparence derrière ses fards à joues et à paupières. Peu importent les efforts fournis, elle ne passe jamais inaperçue. Tout le monde connaît son nom. Sur les documents officiels, elle a pourtant cessé d’être Alice Crimmins : elle et Eddie ont finalement divorcé. Alice reprend son nom et ses habitudes de jeune fille : elle retourne vivre chez sa mère dans le Bronx. Elle est redevenue Alice Burke. Mais aux yeux de tous, elle reste Alice Crimmins.

Elle est libre, mais quelque chose en elle semble éteint. On ne la voit plus dans les bars, ni faire la fête. Nombre de ses amis lui ont tourné le dos. Elle apprend la solitude. Beaucoup de lectures, beaucoup de séances de cinéma, à l’abri des regards. Alice se rapproche de son frère, devenu un pilier dans sa vie depuis la mort de ses enfants. Elle passe du temps avec ses neveux.

Elle fréquente un homme aussi, discrètement. Le seul parmi ses amants à lui être resté fidèle : Anthony Grace. La vie de l’homme d’affaires a également été chamboulée depuis le procès. En découvrant les détails de sa double vie, sa femme a demandé le divorce. Puis elle a fait un nouveau séjour en hôpital psychiatrique, avant de mourir en 1970. Désormais tous deux célibataires, Anthony et Alice reprennent leur liaison. Ils effectuent quelques voyages sur le yacht de l’entrepreneur.

Sa vie est comme en pause, dans l’attente de son second procès. Pour s’y préparer, et sur les conseils de son frère, elle change d’avocats et embauche deux ténors du barreau : Herbert Lyon et William Erlbaum. Les deux hommes établissent une nouvelle stratégie : ils aimeraient qu’elle s’exprime dans la presse. Son histoire a fait couler beaucoup d’encre mais a souvent été tronquée ou déformée. Alice Crimmins n’a été racontée que par des policiers ou des hommes de loi. Jamais par elle-même. Il est temps qu’elle se jette à l’eau. Pour sa première interview fleuve, Lyon et Erlbaum choisissent, presque naturellement, Ken Gross.

Le premier rendez-vous entre le journaliste et l'accusée a lieu au printemps 1971, dans un grill de Long Island. Il enchaîne les questions, elle, les scotchs et les cigarettes. Elle lui parle de ses enfants. Eddie aurait eu dix ans en octobre 1969, Missy, un an plus tard : « Quand je vois des enfants de cet âge dans la rue, je ne peux pas m'empêcher de me demander à quoi ils ressembleraient. » Les sourires de leurs quatre et cinq ans sont figés pour l'éternité sur une photo qu'elle garde dans son portefeuille. Dans un autre journal, elle dira : « Quand j'étais enfant, je faisais souvent le même rêve. Je rêvais que je tombais dans un trou très profond et, dans ce rêve, je luttais pour remonter à la surface vers la lumière. Ma vie après la mort de mes enfants ressemblait à ce rêve, mais avec une grosse différence. Je n'essayais pas de lutter. Plus rien n'avait d'importance. »

À Ken Gross, elle dévoile aussi quelques tranches de son quotidien. L'été précédent, elle s'est prise d'une nouvelle passion : le baseball. Anthony Grace possède une loge privée au Shea Stadium, et elle y a passé du temps à « s'égosiller » pour encourager les Mets, parce qu'elle aime « les outsiders ». Pour la même raison, elle soutient Mohammed Ali. Un mois plus tôt, la légende de la boxe a perdu le « Combat du siècle » à Madison Square Garden, face à Joe Frazier. « Ils ont voulu s'en prendre à lui à cause de sa manière de parler, analyse-t-elle. Je me suis reconnue en lui. Ils ont voulu s'en prendre à moi aussi. »

La parenthèse entre les deux procès va bientôt se refermer. Encore quelques semaines et Alice Burke redeviendra Alice Crimmins, au moins dans la presse et au tribunal. Encore quelques semaines supplémentaires, et soit elle sera complètement libre, soit elle retournera en prison. « Les gens s'attendent à ce que je prouve mon innocence, mais je ne peux pas la prouver, avoue-t-elle à Ken Gross. Tout ce que je peux faire, c'est nier toute culpabilité. […] Je n'arrive à réfléchir à rien, j'essaie juste de tenir le coup, jour après jour. » Le deuxième procès s'ouvre le 15 mars 1971. Elle a trente-deux ans. Son visage a perdu de sa rondeur, il s'est renfrogné. Elle

semble plus endurcie. Elle n’est pas la seule à avoir changé : depuis son premier procès, en 1968, un vent de révolte secoue les États-Unis.

*
* *

Quelques jours après sa sortie de prison, à moins de deux cents kilomètres de New York, un événement a fait basculer l’histoire des femmes aux États-Unis. Le 9 septembre 1968, la ville d’Atlantic City, dans le New Jersey, accueille le concours de Miss America. Elles sont cinquante candidates à se disputer la couronne : toutes jeunes, toutes souriantes, toutes blanches. Dans l’idéal de beauté américain célébré par cette compétition, il n’y a pas de place pour les femmes de couleur : aucune Afro-Américaine n’a jamais été sélectionnée pour concourir.

La riposte s’organise. À sept cents mètres de là, le Ritz-Carlton accueille le tout premier concours de beauté Miss Black America. Le mouvement des droits civiques qui traverse le pays depuis une décennie a débarqué dans la ville balnéaire d’Atlantic City et, dans son sillage, il a entraîné une autre révolte, pour les droits des femmes. Pour l’une des premières fois, les luttes convergent au même endroit, lors de deux événements parallèles. Des bus ont été affrétés spécialement depuis New York pour faire venir des centaines de manifestantes féministes. Elles investissent l’iconique promenade du front de mer, juste devant le Palais des congrès où se déroule le concours de beauté officiel pour élire Miss America, et dénoncent une sélection raciste, « qui opprime les femmes dans tous les domaines en prétendant les représenter ». Les protestataires jettent dans un immense bidon baptisé « poubelle de la liberté » tout ce qui pour elles représente les symboles de leur asservissement : soutiens-gorge, talons hauts, perruques, bigoudis, mais aussi magazines *Playboy* et serpillières. Quelques-unes parviennent à s’incruster à l’intérieur du bâtiment et, en plein milieu de la cérémonie, déploient une large banderole avec ce slogan : « Libération des femmes ». Le soir, tous les journaux télévisés en parlent.

L’idée d’un mouvement féministe vient de pénétrer dans le foyer des Américains – et des Américaines. Les mois qui suivent, les manifestations pour les droits des femmes se multiplient. La seconde vague féministe déferle sur les grandes villes des États-Unis. Cinq ans plus tard, le 22 janvier 1973, l’avortement sera légalisé dans le pays.

Quand il interviewe Alice Crimmins en 1971, Ken Gross l’interroge sur ces changements en cours. Après tout, Alice lui a dit passer du temps devant sa télévision. Depuis son salon, elle a donc forcément vu se dérouler presque en direct les bouleversements de l’époque : la guerre du Vietnam, la lutte pour les droits civiques, le mouvement de libération des femmes… Se sent-elle concernée ? « Oh, je suis pour un salaire égal à travail égal, répond-elle. Mais pas pour les choses qui vont trop loin. Je ne déteste pas les hommes. Je crois que les femmes sont sur Terre pour servir les hommes. Un homme doit être dominant. Je crois à la libération des femmes. Mais pas au prix de ma féminité. » Elle ajoute une anecdote personnelle : « J’avais une mauvaise habitude quand je travaillais dans un bureau. J’aimais prendre les choses en main. J’ai toujours cru que je pouvais viser plus haut. Je n’étais pas taillée pour être seulement femme au foyer. »

*
* *

Si cette déclaration peut se lire comme la preuve qu’en 1971, l’émancipation n’a pas encore vraiment atteint les tranquilles banlieues du Queens, l’idée de l’égalité des sexes n’en a pas moins fait son chemin. Les divorces sont d’ailleurs un peu plus nombreux. C’est subtil, mais quelque chose dans les mentalités a évolué.

Cela se ressent dès les premiers jours du procès. La foule est moins nombreuse et moins prompte à la hargne que trois ans plus tôt. Cette fois, la salle d’audience du tribunal est plus petite, l’atmosphère plus feutrée. La presse semble s’être adoucie. La vie sexuelle de l’accusée fait moins la une que par le passé, et les journalistes remettent un peu plus en question les

propos de l’équipe du procureur. Certains évoquent même leurs doutes : « Ce procès a plus l’air d’être une histoire de vengeance que de justice », lit-on dans un éditorial. On dénombre aussi davantage de femmes dans les rangs des reporters. Un an plus tôt, des salariées du magazine *Newsweek* ont porté plainte pour discrimination sexuelle. Cantonnées jusqu’ici au rôle de documentalistes, elles ont réclamé le droit d’exercer le métier de journaliste et de signer des articles dans le magazine. Leur action en justice a eu un effet boule de neige et a ouvert la porte à des procès du même genre dans d’autres titres de la presse américaine. La nouvelle équipe du procureur l’a bien compris : agiter la vie sexuelle de l’accusée comme un épouvantail contre les bonnes mœurs ne sera pas aussi efficace. Elle sait aussi que la Constitution américaine garantit qu’une personne ne peut pas être condamnée deux fois pour le même crime – c’est le principe de la double incrimination – et qu’elle ne sera pas condamnée plus lourdement que par le jury du premier procès, qui l’avait reconnue coupable d’homicide volontaire sur la personne de sa fille. Il faut donc trouver quelque chose de différent, ou de nouveau. Coup du sort : les équipes du procureur ont justement un as dans leur manche, un témoin prêt à confirmer qu’Alice Crimmins lui a confié avoir tué sa fille et, grande nouveauté, commandité l’assassinat de son fils. L’accusée comparaît donc cette fois pour le meurtre de ses deux enfants.

Pourtant, malgré ce nouveau chef d’accusation, au début, le second procès semble rejouer platement le premier. L’assistant du procureur, Anthony Lombardino, a été remplacé par Thomas Demakos, qui trouve qu’Alice Crimmins est « une actrice, une très mauvaise actrice ». À part cela, les mêmes témoins sont appelés à la barre, pour répéter la même chose que trois ans auparavant. Sophie Earomirski, qui avait fait sensation lors du premier procès, pose tout sourire devant les caméras. La mère de famille est accueillie comme une star par un rang de femmes souriantes aux regards presque admiratifs. Devant elles, elle lève les bras au-dessus de la tête,

comme un boxeur triomphant. Mais quand elle reprend la parole, la défense ne tremble pas. Les nouveaux avocats d'Alice Crimmins ont découvert que sa principale accusatrice avait fait une tentative de suicide trois semaines avant l'arrestation de leur cliente, subi de nombreuses hospitalisations pour « nervosité » et évoquent un rapport médical : Sophie souffrirait d'un dommage permanent au cerveau. En revanche, ils ne s'attendent pas à ce qui va suivre : une autre ancienne voisine, Tina DeVita, vient corroborer son témoignage. Du haut de son mètre cinquante, à peine visible à la barre du box des témoins, elle raconte que la nuit du 13 au 14 juillet 1965, elle rentrait d'un dîner en voiture avec son mari quand, au niveau de l'immeuble où vivait Alice Crimmins, elle a aperçu « un homme portant un paquet, une femme, un petit garçon et un chien ». Soit la même chose que Sophie Earomirski. C'est un cataclysme pour le clan Crimmins.

Le lendemain matin, alors que les reporters prennent un café en attendant le début de l'audience, ils sont interrompus par l'un de leurs confrères qui accourt pour leur annoncer une nouvelle inattendue : l'accusée, qui d'ordinaire les ignore royalement, est en train de se diriger vers la salle de presse. Quelques minutes plus tard, chancelante, les larmes aux yeux, elle reprend plusieurs fois chaque début de phrase et cherche ses mots face aux micros des reporters radio : « Je voudrais lancer un appel à ceux qui étaient dans mon quartier le soir du 13 juillet ou le matin du 14. Peu importe si vous avez vu quelque chose ou si vous n'avez rien vu. C'est aussi important. S'il vous plaît, faites-vous connaître. » La journaliste Irene Cornell l'interpelle : « Qu'est-ce qui vous pousse à faire cette démarche ? » Alice Crimmins déglutit, sa voix se brise : « J'ai besoin d'aide car je n'ai pas tué mes enfants. Je jure que je n'ai pas tué mes enfants. » D'après ses avocats, elle a pris cette initiative sans les consulter. L'accusée n'a pas le droit de donner d'interviews pendant son procès. Le juge se montre tolérant, mais elle écope tout de même d'un avertissement : si elle reparle aux

journalistes, il lèvera sa libération sous caution et elle devra retourner en prison le temps du procès.

Le pari d'Alice se révèle finalement payant. Le lendemain, Marvin Weinstein, responsable d'une agence de voyages, se présente à la barre. La fameuse nuit de la disparition, il a rendu visite à son ami Anthony King, qui vivait dans ces mêmes immeubles. Il était accompagné de sa femme, son fils, sa fille et leur petit chien – un caniche nain. À l'époque, il se rendait chez ce collègue une à deux fois par semaine. La famille et le chien ont quitté les lieux vers deux heures du matin. Son fils avait alors trois ans et demi, sa fille, deux ans. Les parents avaient l'habitude de porter cette dernière quand elle était assoupie, parfois enveloppée dans une couverture. La femme de Weinstein est dans la salle : elle ressemble à Alice Crimmins. Peut-être est-ce elle que Sophie Earomirski a aperçue cette nuit-là ? Là encore, le témoignage tardif de Weinstein surprend : pourquoi avoir attendu six ans et ne pas s'être signalé plus tôt ? Il ne pensait pas que le témoignage d'Earomirski aurait autant de poids, alors il n'a rien dit.

Bientôt, un autre coup de théâtre survient. L'accusation a retrouvé Anthony King, qui contredit les dires de son ami Weinstein. Ce dernier n'était pas chez lui le soir du crime : il est venu tout au plus une à deux fois. Et toujours sans son caniche. On appelle un troisième témoin à la barre : Sheldon Weiss, un collègue des deux hommes. C'est lui qui va trancher. Verdict : King est connu pour être un mythomane. Un point pour la défense.

Eddie Crimmins assiste à chaque minute du procès, assis juste derrière son ex-femme, à côté de ses ex-belle-mère et beau-frère. Mais c'est comme s'il était absent. Quand les reporters l'interrogent, sa voix semble avoir perdu de sa conviction. Il s'exprime comme s'il récitait un texte appris par cœur : « Je sais qu'Alice n'est pas coupable. Les policiers ont continué d'essayer de me faire dire qu'elle l'avait fait, ils ont continué d'essayer de me le démontrer. Mais je la connais mieux que personne. Elle n'est pas capable de ça. »

Une fois à la barre, il apparaît encore plus découragé. Il défend Alice, mais ne s’en cache pas, son sort ne le concerne désormais qu’à moitié : « Pour être honnête, je n’ai plus de sentiments pour elle. Je ne me sens pas désolé pour elle. » Avant d’ajouter, indifférent : « Mon sentiment est qu’il faut que cette affaire se règle, d’une manière ou d’une autre. » Il n’est pas au bout de ses surprises.

10.

Mafia

Comme lors du premier procès, Anthony Grace est appelé à la barre. En 1968, son passage fut rapide. Cette fois, l'interrogatoire est plus long : une heure trente au total. L'assistant du procureur, Thomas Demakos, est plus incisif que son prédécesseur. Pourquoi le riche entrepreneur a-t-il cessé tout contact avec sa maîtresse après les meurtres ? Anthony Grace a passé six mois sans lui adresser la parole. Il ne voulait pas de mauvaise publicité, répond-il. Quand Demakos insiste, Grace bégaie. Les questions sont insistantes, comme s'il était un suspect plus qu'un témoin. Herbert Lyon, l'avocat de la défense, interrompt l'assistant du procureur : « Vous êtes encore en train d'essayer de résoudre le crime ? »

En réalité, l'accusation poursuit son plan : si la mère de famille a tué sa fille puis appelé à l'aide pour le meurtre de son fils, comme les équipes du procureur en sont persuadées, et si c'est elle que ses voisines ont aperçue dans la rue, alors cela signifie qu'un homme l'a aidée. Près de six ans après les faits, cet homme n'a pas été identifié. Mais ils peuvent au moins faire planer le doute dans l'esprit du jury, même indirectement. Et si Anthony Grace était impliqué ? Après tout, c'est un secret de polichinelle : l'entrepreneur a des contacts haut placés. Dans tous genres de milieux, même les plus interlopes. Même dans la mafia.

Encore une fois, c’est Joseph Rorech qui déclenche la bombe. Les révélations dans la presse sur ses relations avec Alice Crimmins lui ont coûté son entreprise et son mariage. Ses soucis semblent imprimés sur son visage : il a le teint rouge et des rides plus marquées que trois ans auparavant. Le témoin star maintient ses dires du premier procès : Alice lui aurait confié avoir tué sa fille. Un certain nombre de détails sont néanmoins venus enrichir sa première version. Il donne plus d’informations sur le contexte dans lequel il aurait, ce fameux soir de septembre 1966, recueilli les confessions d’Alice Crimmins dans un motel. Ce jour-là, il avait apporté un journal. La une faisait état de l’arrestation de treize chefs mafieux « parés de bijoux hors de prix, aux épais portefeuilles bourrés de billets de cent dollars. » Ils dînaient ensemble dans le restaurant italien La Stella à Forest Hills, quand « des détectives ont arrêté ces barons de la pègre et les ont emmenés menottés, avant que le patron ne puisse leur présenter la note », stipulait l’article, qui aurait attiré le regard d’Alice Crimins. « Je me suis servi un verre, elle s’est assise et a lu le titre, raconte Rorech à la barre. Tout à coup, elle s’est mise à répéter un nom en boucle et elle a dit : “Je n’ai jamais rencontré cet homme mais j’ai entendu son nom plusieurs fois.” » L’homme en question s’appelle Michele Miranda. « Big Mike », comme on le surnomme dans le milieu, est l’un des plus grands gangsters de New York. Il est connu pour ses liens avec Cosa Nostra et pour avoir passé deux ans en prison après la grande réunion d’Apalachin. Ce 14 novembre 1957, s’est en effet tenu un important rassemblement de la mafia américaine, qui a débouché sur le premier grand coup de filet réalisé contre le milieu par la justice du pays. Dans l’intimité du motel, Joseph Rorech aurait demandé à Alice Crimmins si elle avait entendu son nom « par Tony Grace ». Elle lui aurait répondu par l’affirmative. Et voici comment, d’une phrase, Rorech fait un lien, dans l’esprit des jurés, entre Anthony Grace et le crime organisé.

Le témoin enchaîne. Selon lui, elle aurait poursuivi sa lecture puis relu l'article plusieurs fois, avant de se mettre à « pleurer de manière hystérique », et aurait mentionné les meurtres : « Les enfants sont des anges. Les enfants sont au paradis. Ils comprendront. » Avant d'enchaîner sur la fameuse confession à propos de Missy : « Je l'ai tuée. » Puis d'ajouter à propos de son fils : « Je ne voulais pas qu'il soit tué. J'ai donné mon accord. » Une deuxième partie de confession que Rorech n'avait pas évoquée devant le tribunal en 1968 – peut-être parce qu'à l'époque, l'accusation n'avait pas le droit de mentionner la mort d'Eddie ?

Comme trois ans auparavant, Joseph Rorech torpille Alice Crimmins sans la regarder. Comme trois ans auparavant, elle le dévisage et bout : « Espèce de petite vermine misérable. » Lorsqu'il quitte la salle pour une brève pause, elle semble prête à lui bondir dessus : « Pourquoi tu mens ? »

Les avocats de cette dernière tentent de démonter un par un les arguments du témoin, l'accusant d'inventer un scénario de plus en plus invraisemblable. Harold Harrison, l'ancien avocat d'Alice Crimmins, est appelé à la barre par la défense. Avant le premier procès, il représentait aussi Rorech, qui avait recommandé à Alice Crimmins de faire appel à lui. Harrison le jure : quand Rorech était son client, il ne lui a jamais indiqué qu'elle lui avait confessé ses crimes. Pourtant, révèle-t-il, l'équipe du procureur lui avait injecté un sérum de vérité, en espérant lui tirer les vers du nez. Et même sous l'influence de ce puissant barbiturique, il n'a jamais rien mentionné à ce propos.

Il y a toujours des angles morts dans les récits de Joseph Rorech. Il y en a aussi dans son récit de la nuit du crime. Rorech a toujours avancé deux alibis : il était d'abord dans un bar avec son cousin, qui a confirmé. Puis il a fait un *check-in* dans un Holiday Inn de Long Island, au milieu de la nuit, à 3 h 34 très précisément, comme le prouvent les registres. Il était accompagné d'un homme qui n'a jamais été identifié. Il a ensuite indiqué avoir quitté le motel à l'aube et avoir rejoint directement son domicile. Mais

ni sa femme, ni ses enfants n’ont pu attester de l’heure à laquelle il était rentré cette nuit-là.

La piste impliquant la mafia continue pourtant d’être exploitée par l’accusation. Un nom revient régulièrement au cours du procès : celui de Vincent Colabella. L’homme, connu pour ses liens avec la pègre, purge une peine de dix ans de prison pour trafic de drogues à Atlanta. Vincent Colabella a été dénoncé par un autre détenu, à qui il aurait avoué être le conducteur de la voiture le soir du crime. Joseph Rorech, encore lui, est là pour corroborer le récit. Il n’avait pas mentionné l’existence de Colabella au premier procès, mais semble subitement avoir retrouvé la mémoire : oui, c’est bien son nom qu’Alice Crimmins lui avait donné. Et elle lui avait même montré une photo de lui. Le récit de l’accusation se précise : après avoir tué sa fille, elle aurait appelé Anthony Grace, qui lui aurait envoyé un homme de main – a priori Colabella – pour se charger du sale boulot : faire disparaître le cadavre de Missy et se débarrasser d’Eddie Junior, témoin encombrant de la scène.

Le 14 avril 1971, ce sont pourtant les avocats de la défense eux-mêmes qui décident d’appeler le fameux Colabella pour la première fois à la barre. Il a été extrait de sa cellule d’Atlanta pour l’occasion. À première vue, la défense n’a pas intérêt à l’appeler. Faire entrer un prisonnier à l’air patibulaire, balafré, menotté, dans un procès où les apparences ont toujours compté était un pari risqué. Mais Colabella a une révélation à faire. D’abord, il nie : il dit ne connaître ni Anthony Grace, ni Alice Crimmins. Non, il ne s’est pas rendu à l’adresse de cette dernière la nuit du crime. Ce gangster du Bronx soutient même n’avoir jamais vraiment mis les pieds dans le Queens. Puis, il surenchérit : avant le procès de 1968, dit-il, l’équipe du procureur était venue le voir en prison et lui avait laissé entendre qu’ils pourraient lui proposer un accord en échange d’un témoignage au procès.

Si l’accusation pensait que Vincent Colabella était le complice dès 1968, pourquoi avoir attendu le second procès pour présenter cette piste ?

Pour les avocats d’Alice Crimmins, c’est la preuve que la stratégie de l’équipe du procureur est cousue de fil blanc depuis le début, et grossière : miser sur la peur qu’inspire la mafia aux New-Yorkais. Ce second procès durera encore une semaine et se terminera sur cette étrange impression. Cette fois, Alice Crimmins ne témoigne pas à la barre. Thomas Demakos, l’assistant du procureur, le lui reproche dans son réquisitoire final : « Elle n’a pas le courage de venir témoigner à la barre et de dire qu’elle a tué ses enfants », clame-t-il.

*
* *

Le jeudi 22 avril 1971, les douze jurés commencent leurs délibérations. À la fin de la journée, aucune décision n’a été rendue et le juge ordonne que l’accusée passe la nuit en prison, dans l’attente du verdict. Malgré les protestations de sa famille et de ses avocats, Alice Crimmins est transférée en centre de détention. Il faut la force de quatre agents de police pour la déloger de son fauteuil.

Le lendemain, le patron du restaurant Part One ressort les bouteilles de champagne. Comme en 1968, il est sûr qu’Alice Crimmins viendra fêter la fin du procès dans son établissement. Ses avocats sont tout aussi optimistes, même s’ils se gardent de partager leur sentiment avec leur cliente. À dire vrai, personne ne semble vraiment croire à la piste de la mafia. Ni l’équipe du procureur, qui semble l’avoir jouée en dernier recours. Ni les policiers, qui n’ont jamais dirigé leur enquête vers le milieu. Ni les journalistes, qui ne prennent même pas la peine de creuser dans cette direction. C’est pourquoi, à 17 h 30, le 23 avril 1971, quand les douze jurés annoncent enfin leur verdict après dix-sept heures de débats, l’information fait l’effet d’un coup de tonnerre : cinq ans et neuf mois après la disparition de ses enfants, Alice Crimmins est de nouveau reconnue coupable du meurtre de sa fille. Et également de l’assassinat de son fils.

Elle s’effondre. Sa tête cogne contre la table au moment où elle hurle : « Mon Dieu, non ! S’il vous plaît, mon Dieu. » Sa mère éclate en sanglots : « Doux Jésus, pas encore ! » Son frère crie qu’elle ne les a pas tués. Eddie Crimmins, silencieux, se prend la tête entre les mains et essuie quelques larmes. Même les journalistes semblent sous le choc : Ken Gross est abasourdi et Irene Cornell s’effondre en larmes dans une cabine téléphonique. L’avocat William Erlbaum, commente, sonné : « Il faut croire qu’on a convaincu tout le monde, sauf le jury. »

De nombreuses questions subsistent : pourquoi un landau était-il placé contre la fenêtre le lendemain du crime ? Pourquoi les corps ont-ils été déposés sur deux terrains vagues différents ? Pourquoi le cadavre du petit garçon, s’il a marché dehors au milieu de la nuit, n’avait-il pas de chaussures ? Pourquoi des pâtes ont-elles été retrouvées dans l’estomac de la petite Missy ? La mère a-t-elle menti sur le contenu du repas ou quelqu’un a-t-il pu la nourrir plus tard, après son dîner en famille ? Malgré cinq ans d’enquête et deux procès, aucun policier, aucun procureur n’a pu y répondre. Et aucun n’a pu expliquer précisément à quelle heure, où, comment et pourquoi les enfants d’Alice Crimmins ont été tués.

11.

Women Make Movies

La bobine du film a longtemps été conservée au fond d’un placard, comme un souvenir de jeunesse embarrassant. Encore aujourd’hui, rares sont ceux à avoir visionné le court-métrage depuis sa réalisation, en 1971. Pendant six minutes, des acteurs amateurs rejouent en noir et blanc le procès d’Alice Crimmins avec l’excitation, l’exubérance et la passion maladroite des débutants. Une voix off commente : « Les preuves présentées à son procès ne prouvent pas la culpabilité d’Alice Crimmins. Alice Crimmins a été jugée et condamnée pour son mode de vie perçu comme inapproprié pour une femme et pour une mère. »

Intitulé *Procès d’Alice Crimmins*, le film a été coréalisé par plusieurs femmes, chacune contribuant à la hauteur de ses envies et de son expérience. Toutes s’étaient rencontrées à la fin des années 1960, lors de manifestations féministes, dans un New York alors en pleine effervescence artistique. Avant de décider, en 1969, d’unir leurs forces pour encourager les femmes du milieu du cinéma à s’émanciper. Le collectif Women Make Movies était né. Objectif : apporter un regard féminin dans un domaine très masculin. Et pour cela, faire des films réalisés par des femmes, sur des femmes.

C’est assez naturellement que l’affaire Alice Crimmins s’est retrouvée au cœur de leur attention et de l’un de leurs premiers films. Ariel Dougherty est l’une des seules à détenir encore aujourd’hui une copie de ce court-métrage. Elle est la cofondatrice du collectif et a participé à la réalisation de *Procès d’Alice Crimmins*. Pendant le premier procès, en 1968, le mouvement féministe à New York n’en était qu’à ses balbutiements. Il a fallu attendre le second pour que des militantes comme elles en saisissent pleinement les enjeux. « La couverture médiatique a tellement irrité notre conscience féministe qu’on a voulu faire ce film. Alice Crimmins était une figure controversée, et nous n’avons pas cherché à dire si elle était coupable ou innocente. Mais elle était un exemple classique des problèmes liés au sensationnalisme des médias et à l’exploitation des femmes. »

Pour sensibiliser le public à la question, les réalisatrices ont choisi de projeter le film directement aux premiers concernés : les voisins de l’accusée, ceux qui l’avaient tant haïe et huée. En 1971, le groupe de femmes s’équipe d’un projecteur et d’un écran sur pied de deux mètres sur un mètre cinquante. Munies de ce petit cinéma portatif, elles improvisent des séances dans les rues du Queens. « On allait dans les rues à la nuit tombée. Le film est suffisamment court, ça intriguait les passants, qui s’arrêtaient pour regarder. » L’opération n’aura toutefois pas vraiment l’effet escompté. De tous les commentaires reçus dans le quartier, celui qui a le plus marqué Ariel Dougherty peut sembler trivial : « C’est bien, vous occupez les gens ; sans vous, on aurait de nombreux vols. » Ce coup de projecteur féministe sur l’affaire n’aura pas non plus réussi à se frayer un chemin jusqu’aux oreilles des journalistes.

Le collectif Women Make Movies n’est pourtant pas le seul à avoir tenté une action. Juste avant le second procès, des femmes du groupe New York Radical Feminists auraient offert leur aide à Alice Crimmins pour payer ses frais de justice. Les avocats n’ont de leur côté jamais confirmé avoir reçu une telle proposition. À l’époque, Gross avait interviewé l’un

d’eux, William Erlbaum, sur le lien entre l’affaire Crimmins et les révoltes féministes. « Personne n’a jamais vu Alice Crimmins comme une martyre du “mouvement de libération des femmes”, avait répondu celui-ci, avant de concéder, en souriant : mais il y a un peu de ça. » Quatre ans plus tard, en 1975, Ken Gross sort son livre sur l’enquête, *The Alice Crimmins Case*. L’auteur en est convaincu : à quelques années près, l’issue de l’affaire aurait pu être différente. « Tout était fabriqué. Alice Crimmins a fait l’objet d’une chasse aux sorcières », dit-il. Il reste amer : « À une époque où les femmes commençaient à réaliser à quel point elles étaient oppressées, le procès d’Alice Crimmins touchait au nœud du problème : le rôle de la mère et son contrôle. Ne mettez pas de loquets sur les portes ! Surveillez vos enfants ! Ne vous envoyez pas en l’air ! Cette affaire est l’une des plus grandes causes féministes de cette époque, mais les féministes sont complètement passées à côté. »

Pendant le second procès, quelques graffitis « Alice Crimmins est innocente » ont été tagués dans les rues de Greenwich Village. Ils ont très vite disparu, recouverts par d’autres revendications, tandis que les femmes de Women Make Movies se sont lancées sur d’autres projets. Après 1971, *Procès d’Alice Crimmins* ne sera plus jamais projeté. Avec les années, le film a divisé au sein même du collectif. Certaines se sont mises à le considérer trop mauvais pour être montré. D’autres se sont demandé si, en réalisant ce film, elles n’avaient pas soutenu une meurtrière d’enfants. La personnalité ambiguë d’Alice Crimmins et les zones d’ombre dans son récit ont toujours laissé la place au doute. Même dans l’esprit de ceux qui prennent son parti, une question lancinante vient parfois bousculer les certitudes : « Et si c’était elle ? »

12.

Bedford Hills

À une heure de route de la ville de New York, la prison de Bedford Hills est le seul établissement pénitentiaire à très haute sécurité pour femmes de l'État. La construction d'origine date de 1901, son architecture évoque le style gothique du nord de l'Europe, avec son élégante façade en briques rouges avec pignon à gradins. De lourds bâtiments gris en béton massif ont été ajoutés. Cet ensemble éclectique est entouré de barbelés et surveillé par une imposante tour de garde. À l'intérieur, près de mille femmes purgent aujourd'hui leur peine. Elles étaient deux fois moins nombreuses au début des années 1970. Au fil des années, ses cellules ont abrité des criminelles notoires, comme Kathy Boudin, militante d'extrême gauche célèbre pour le braquage d'un fourgon de la Brink's en 1981, lors duquel un agent de sécurité et deux policiers furent tués. Ou plus récemment, Anna Sorokin, plus connue sous son nom d'escroc Anna Delvey, dont l'histoire a inspiré la série Netflix *Inventing Anna.*

Bedford Hills a toujours vécu au rythme des bouleversements du pays, parfois à distance, parfois en son sein. En septembre 1971, la mutinerie de la prison pour hommes d'Attica, à l'autre bout de l'État de New York, traumatise les États-Unis : des prisonniers protestent contre leurs conditions de détention et déclenchent une émeute. Elle sera réprimée dans un bain de

sang. Trois ans plus tard, en août 1974, Bedford Hills s'embrase à son tour. Attica a eu son pendant féminin : un groupe de deux cents détenues exige une preuve de vie de l'une de leurs camarades, traînée hors de sa cellule par plusieurs gardes. Elles prennent le contrôle d'une partie de la prison pendant plusieurs heures. L'épisode, moins violent que la révolte d'Attica, fait l'objet d'un simple entrefilet dans la presse ; il est aujourd'hui tombé dans l'oubli, mais a pourtant eu des conséquences majeures sur les conditions de détention.

Dans la foulée de cet événement, les meneuses paient le prix fort pour leur insubordination. Huit d'entre elles sont envoyées dans un hôpital psychiatrique pour hommes. Sans intimité, elles se douchent sous les regards des patients, docteurs et gardes, tous masculins, et vivent dans la crainte permanente d'être violées par des personnes internées. On les contraint à prendre de lourds traitements médicamenteux, des neuroleptiques généralement administrés à des malades dans des états psychotiques. En 1975, ces femmes déposeront une plainte commune et gagneront contre l'institution pénitentiaire. Leur action en justice permettra d'obtenir plus de garanties légales pour les femmes placées en isolement.

Au début des années 1970, Bedford Hills a accueilli une autre condamnée célèbre. Matricule : 71G0009. Nom : Alice Crimmins. Elle aurait logiquement dû se trouver derrière les barreaux en 1974, au moment de l'émeute : trois ans auparavant, elle avait été condamnée à cinq ans minimum pour le meurtre de Missy et à l'emprisonnement à vie pour l'assassinat d'Eddie Junior. Mais la valse des entrées et sorties de prison avait repris pour elle.

En mai 1973, soit deux ans après son second procès, elle apprend par la radio de la prison que le verdict avait été annulé. La justice a conclu à nouveau à plusieurs erreurs dans le travail du bureau du procureur. Par exemple, l'accusation n'aurait pas dû administrer un sérum de vérité à Joseph Rorech. Ni l'assistant du procureur lui dire qu'elle n'avait pas le

courage d’avouer le meurtre de ses enfants, comme il l’a fait quand elle a refusé de témoigner à la barre. Elle doit être rejugée et ressort donc de prison, moyennant caution. Elle passe les deux années suivantes en pointillé, à attendre que le système judiciaire américain, aux procédures d’appel interminables, statue définitivement sur son sort. Pendant tout ce temps, elle vit dans la crainte constante qu’un policier se présente chez elle pour la renvoyer en prison. Sa peur se concrétise en mai 1975. La Cour suprême de l’État de New York confirme qu’il n’y a effectivement pas assez d’éléments pour conclure à l’assassinat de son fils, mais maintient la condamnation pour le meurtre de sa fille. Le scénario se répète alors, en boucle : une nouvelle fois, retour à la case prison pour Alice Crimmins.

Tout au long de ses différentes incarcérations, elle a été décrite comme « une détenue modèle » par celles et ceux qui l’ont connue. À Bedford Hills, elle croise le chemin de sœur Elaine Roulet, une religieuse catholique qui travaille bénévolement dans la prison. Sœur Elaine est une institution à Bedford Hills et bien au-delà. Jusqu’à sa mort en 2020, elle consacrera son temps à aider les femmes incarcérées, et plus particulièrement les mères séparées de leurs enfants. Son projet le plus important : ouvrir au sein de la prison un centre d’accueil pour que les mères détenues puissent passer du temps aux côtés de leurs enfants. Un modèle unique en son genre qui s’est ensuite exporté dans d’autres centres pénitentiaires.

Sœur Elaine se prend d’affection pour Alice Crimmins. Elle l’emploie comme secrétaire pour ses œuvres de charité et c’est en partie grâce à son soutien qu’Alice obtient en 1976 un régime de semi-liberté. Elle travaille hors de la prison la journée et retourne y dormir le soir. Dans une lettre de recommandation, la religieuse loue son professionnalisme et son empathie : « Je n’ai pas l’habitude d’écrire en faveur d’une femme, mais je suis convaincue qu’elle devrait être en liberté conditionnelle. » Alice Crimmins obtient aussi des permissions de sortie certains week-ends.

Cette même année, elle est transférée au centre pénitentiaire de Parkside, à Harlem, pour se rapprocher de la boutique solidaire catholique où elle travaille deux jours par semaine. Elle doit être de retour avant vingt heures en semaine. Un soir, quelques minutes avant le gong, elle est vue sortant d'une Cadillac blanche dernier cri, se pressant vers les portes de la prison. Au volant, se trouve une vieille connaissance : Anthony Grace. C'est avec son amant qu'elle passe désormais ses week-ends de liberté. Le couple a repris ses activités d'antan et retourne parfois dans la loge privée de l'entrepreneur au Shea Stadium pour assister à un match de baseball. Et comme à l'époque, les deux amoureux vont bientôt à nouveau faire la une des journaux.

*
* *

Le yacht est amarré dans une marina du Bronx. Il appartient à Anthony Grace mais le nom peint sur sa coque laisse peu de doutes sur la personne à laquelle il est destiné : tel le symbole d'une renaissance, l'embarcation a été baptisée *Alicia II*. Le dimanche 21 août 1977, Anthony et Alice profitent d'une après-midi de permission de cette dernière pour se prélasser à bord, sous le soleil estival. Des photographes repèrent le couple. Le lendemain, le *New York Post* publie une photo de la femme en bikini sur le pont, avec ce commentaire : « Alice Crimmins devrait être derrière les barreaux ! » Le journal a été racheté quelques mois plus tôt par le magnat de la presse Rupert Murdoch, et suit depuis une ligne de plus en plus sensationnaliste. L'article provoque une levée de boucliers. Les journalistes sont divisés. D'un côté, ceux qui estiment qu'elle est censée payer pour son crime dans une cellule de prison et non sur un yacht. De l'autre, ceux qui pensent qu'il est temps de la laisser tranquille. Mais la presse n'est jamais rassasiée avec cette affaire. Dans la foulée, les médias découvrent une nouvelle information inédite. Un mois plus tôt, en juillet 1977, lors d'une permission, Alice s'est remariée. Il n'y a pas eu de cérémonie en grande pompe, mais

une simple signature dans le bureau d'un avocat, dans le plus grand secret. Alice s'appelle désormais Alice Grace.

Les deux amants n'ont jamais cessé de se voir. En 1973, après être ressortie temporairement de prison, Alice Crimmins s'était installée avec Anthony Grace dans le quartier de Beechhurst, dans le nord du Queens, à deux rues de l'appartement où elle vivait avec Eddie Crimmins après la mort des enfants. Deux ans plus tard, à son retour derrière les barreaux, sur la liste des personnes autorisées à lui rendre visite figuraient quatre noms : la mère d'Alice, son frère, sa belle-sœur et Anthony Grace. Ce dernier lui a rendu visite tous les dimanches pour lui apporter des cigarettes et des nouvelles du monde extérieur. Il s'est démené, aussi, pour lui obtenir une demande de libération conditionnelle. En 1976, il a écrit une lettre au comité de probation : « Les onze années qui ont passé depuis la mort des enfants ont laissé de profondes cicatrices chez Alice. Sa santé a décliné et, avec la perte de ses enfants, quelque chose s'est éteint en elle. Pourtant, malgré les épreuves, elle essaie d'être aussi réconfortante et aimante que possible envers les autres. » Il y fait part de leur projet de se marier et de construire une vie ensemble et ajoute : « Madame Crimmins, malgré tout ce qui s'est produit, n'est pas une personne en colère, elle n'a pas d'agressivité ni de désir de vengeance. Elle est calme, gentille et compréhensive. » La demande de libération conditionnelle est rejetée, mais le couple officialise tout de même son union pendant une permission : en juillet 1977, treize ans après leur première rencontre, Anthony Grace et Alice Crimmins sont mari et femme.

*

* *

L'étoile de l'entrepreneur a pâli depuis le second procès. Au début des années 1970, son nom a encore été associé à la mafia. Et encore du fait de Joseph Rorech, l'autre amant historique d'Alice. Le 1er septembre 1971, ce dernier s'est fait arrêter par la police de New Haven, Connecticut, pour

émission d’un faux chèque d’une valeur de seize dollars et quinze cents. Mais c’est le FBI qui récupère l’affaire et le suspect : Joseph Rorech est recherché depuis plusieurs mois, en fuite pour une nouvelle histoire de manipulations comptables frauduleuses. Sa promesse d’immunité n’a pas tenu longtemps. Juste avant de partir en cavale, Rorech a néanmoins contacté le journaliste George Carpozi Junior. Il a appris que ce dernier écrivait un livre sur l’affaire et a quelque chose à lui confier. Le rendez-vous est fixé à l’aéroport John F. Kennedy. Rorech l’assure à Carpozi : il a donné des tuyaux au procureur que ce dernier n’a pas creusés. À l’écouter, c’est surtout parce que cette piste implique des personnalités haut placées. Il déroule le scénario : tout aurait commencé pendant la convention nationale du Parti démocrate d’Atlantic City de 1964, à laquelle Anthony Grace et Alice Crimmins se sont rendus en yacht. Sur place, elle aurait joué l’entremetteuse entre quelques-unes de ses amies et un important politicien, un homme marié. Tout cela transpirait le parfum du scandale et ces infidélités allaient forcément être rendues publiques pendant l’audience pour la garde des enfants Crimmins, et ruiner la carrière dudit politicien – dont Rorech tait le nom. Alice n’avait alors qu’une solution pour le protéger : se débarrasser des enfants. Toujours selon Rorech, les crimes étaient donc prémédités et la mère a accepté de s’en charger, mais elle a flanché après avoir étranglé Missy. « Après tout, elle aimait son fils plus que sa fille », avance-t-il. C’est un homme de main d’Anthony Grace, le fameux Colabella, qui a alors pris le relais. Rorech insiste : l’affaire du meurtre des enfants Crimmins est avant tout une affaire de gros bonnets sur fond de mafia. Il croit aussi savoir qu’un des hommes de Sonny Franzese – un lieutenant du clan Colombo, l’une des cinq grandes familles mafieuses de New York – aurait fait chanter Anthony Grace, avant que le big boss, Joseph « Joe » Colombo lui-même, demande à ce sous-fifre de laisser Grace tranquille. Son récit laisse Carpozi dubitatif : une enquête sur un double meurtre d’enfants ne risquait-elle pas d’attirer plus l’attention sur ce

politicien qu’une simple audience pour la garde ? Et pourquoi ne pas avoir tué directement le père pour éviter le tribunal, dans ce cas-là ? Pour autant, le livre de Carpozi, *Ordeal by trial – The Alice Crimmins Case*, fait mention de cet entretien. Il se termine même dessus. De quoi mettre encore un peu plus d’huile sur le feu des rumeurs et continuer d’alimenter les soupçons sur l’implication d’Anthony Grace.

À son tour, son mariage avec Alice Crimmins relance la machine. Une hypothèse fleurit : les deux amants se sont mariés pour protéger un secret. La loi autorise à ne pas témoigner contre son mari ou son épouse. Une union officielle protège donc deux complices d’une dénonciation mutuelle. Voilà, selon les détracteurs d’Alice Crimmins, pourquoi ils ont gardé la noce secrète : parce qu’ils ont forcément quelque chose à cacher. Le mariage a d’autant plus fait jaser que, avant le premier procès, Grace aurait confié à des policiers qu’il n’épouserait jamais cette « pouffiasse professionnelle ». Et aurait affirmé pendant un interrogatoire : « Je lui ai dit plusieurs fois qu’elle devait retourner auprès de son mari, qu’elle était jeune. Je me dis qu’à force, elle finira à la rue. » Encore aujourd’hui, le Dr Michael Baden, qui a participé à l’autopsie des enfants, ironise sur cette union : « C’est intéressant de voir que, après avoir grandi dans la pauvreté, elle a fini par épouser quelqu’un de très riche, après la mort de ses enfants. C’est presque comme si ça se terminait mieux pour elle que si elle était restée dans le Queens avec ses enfants. C’est intéressant aussi que la police n’ait jamais recherché la personne qui aurait été à ses côtés cette nuit-là. » Baden a suivi de loin la carrière d’Anthony Grace, dont le nom est apparu deux fois dans la presse les décennies suivantes : une fois pour fraude fiscale et une seconde fois dans les années 1990. Un journal a affirmé alors que l’une de ses entreprises, Quality Concrete, versait à des mafieux deux ou trois dollars pour chaque yard de route recouverte de ciment, en échange de contrats.

*
* *

Le 10 septembre 1977, les journalistes recroisent une dernière fois le chemin d'Alice. Elle n'a pas le droit de quitter l'État de New York, de conduire une voiture sans autorisation et doit se présenter à son contrôleur judiciaire régulièrement, mais sa demande de libération conditionnelle a finalement été acceptée. Ce jour-là, une trentaine de reporters fait le pied de grue devant le centre de détention, à Harlem, quand une berline grise démarre au coin de la rue. Derrière la vitre arrière, les journalistes entraperçoivent Alice, qui leur échappe. Elle est sortie par une porte dérobée sans leur adresser une parole ni un regard. Dans le journal du lendemain, un reporter prédit que la femme, désormais âgée de trente-sept ans, va bientôt « se volatiliser dans l'anonymat » et devenir « aussi invisible que possible pour une femme en Cadillac et en fourrure ». Le pronostic est le bon : dans les années 1980, Alice laisse derrière elle ses trois identités du passé – Alice Burke, Alice Crimmins et Alice Grace – pour changer une nouvelle fois de nom, comme une dernière tentative de disparaître à jamais des mémoires. Comme le dit la journaliste Irene Cornell : « À partir de ce moment-là, elle a pris son bateau et a disparu dans la nature. »

Effacée des carnets de détectives, rayée des agendas des avocats et des tribunaux, laissée tranquille par la presse, elle passe alors du côté de la fiction. Le premier roman inspiré par son histoire était sorti en 1975, au moment où elle retournait derrière les barreaux à Bedford Hills. Il était titré *La Maison du guet* et publié par une écrivaine au nom alors quasiment inconnu du grand public, Mary Higgins Clark. L'auteure avait trouvé l'idée du livre, qui deviendrait son premier best-seller, en lisant les journaux. Deux ans plus tard, la romancière Dorothy Uhnak faisait paraître *La Mort est un jeu d'enfants*. Cette ancienne policière, qui a servi dans les rangs de la police de New York jusqu'en 1967, affirme alors « ne rien connaître

d’Alice Crimmins », mais les ressemblances entre son livre et l’affaire sont troublantes. Ses droits audiovisuels se négocieront à un million six cent mille dollars.

L’histoire d’Alice Crimmins, depuis, resurgit régulièrement au cinéma, au théâtre, ou en librairie. La dernière fois, c’était en 2016. L’écrivaine se nommait Emma Flint et son roman s’intitulait *La Face cachée de Ruth Malone*. Il suffit de lire la quatrième de couverture pour remplacer mentalement le nom de Ruth Malone par celui d’Alice Crimmins : l’histoire d’une mère célibataire du Queens aux allures de star hollywoodienne qui, par un matin d’été ordinaire, constate la disparition de ses deux enfants et se retrouve vite accusée de les avoir tués.

13.

Les voisins du Bronx

Retour en arrière, plus d’un an avant la nuit du crime.

Le 25 juin 1964, le détective de police John Echevarria se rend avec un confrère dans un immeuble du Bronx, à deux pas de Crotona Park. C’est un contrôle classique, la routine presque : le commissariat a reçu un appel à la suite d’une dispute de voisinage. Mais la situation va vite déraper. Les agents sont reçus par Carmen Sierra, cinquante-trois ans, et l’un de ses fils. Le ton monte. Le fils est prêt à en découdre et se rue sur les policiers. La mère saisit un couteau et manque éborgner Echevarria. Ce dernier sort son arme et met Carmen Sierra en joue. Le coup part, fatal. Touchée en plein ventre, elle s’effondre et se vide de son sang en quelques minutes. Elle est emmenée à la morgue et son fils en garde à vue. Sur une photo publiée le lendemain dans le journal, le détective se tient accroupi, le visage en sang, une blessure au coin de l’œil. Son bras ballant tient le couteau. À ses pieds gît Carmen Sierra. Une couverture a été posée sur son cadavre, mais sa tête aux courts cheveux bruns en dépasse.

C’est la concierge de l’immeuble, Mrs F., qui a appelé les policiers. Carmen Sierra avait menacé de mort une autre voisine. Les fils de Carmen Sierra ne pardonneront jamais à la concierge d’avoir dénoncé leur mère. Pour eux, c’est elle la responsable du drame. Et ils ont soif de vengeance.

Ils préviennent Mrs F. : puisqu'elle a provoqué la mort de leur mère, ils vont s'en prendre à leur tour à sa famille. La menace est prise au sérieux par les autorités. La famille F. est placée sous protection policière. Leur nouveau domicile se situe dans le Queens, dans le quartier de Kew Gardens Hills. Les F. y changent plusieurs fois d'immeuble, avant de s'établir à quelques rues de chez Alice Crimmins. Ils pensent être à l'abri du danger quand, un an après le drame, ils reçoivent chez eux une étrange lettre. Le courrier a été envoyé à leur précédente adresse dans le quartier et transféré par les services postaux à leur nouveau domicile. À l'intérieur de l'enveloppe, un carton de funérailles sur lequel quelqu'un a inscrit le nom de Carmen Sierra, la date de son décès et l'adresse de l'entreprise de pompes funèbres qui a organisé ses obsèques. Malgré toutes les précautions prises, la famille de Mrs F. a été repérée dans le quartier et vit toujours sous la menace.

Quand les enfants Crimmins sont retrouvés morts moins d'un mois plus tard, les époux F. en sont persuadés : c'est leur famille qui était visée cette nuit-là. Ils notent d'étranges coïncidences : eux aussi ont plusieurs enfants, dont deux du même âge et du même sexe qu'Eddie et Missy. Eux aussi habitent au rez-de-chaussée. Alice Crimmins et Mrs F. affichent quelques traits de ressemblance. Et, on le découvrira plus tard, dans l'immeuble d'Alice Crimmins, une famille porte le même patronyme que la famille F. Et si des kidnappeurs, en cherchant à localiser l'adresse exacte de Mrs F., s'étaient tout simplement trompés de cible ? Le 5 août 1965, Mrs F. se rend au commissariat pour transmettre le faire-part de décès et raconter son histoire. Les détectives lui assurent qu'ils la tiendront au courant. Elle n'aura plus jamais de nouvelles. Elle n'insiste pas : après tout, il vaut mieux éviter de trop s'exposer. Elle fait profil bas et, habitée par un sentiment d'impuissance, suit dans les médias le premier procès. Pour autant, les années passent et elle se sent toujours en danger, traquée. En 1970, un « jeune homme aux cheveux bruns dans une vieille voiture grise » tente de

kidnapper l’un de ses enfants. Tant et si bien qu’un an plus tard, quand le second procès Crimmins débute, elle ne tient plus. Elle se confie à une connaissance, un membre du gouvernement de l’État de New York. Lequel la met en contact avec le juge en charge de l’affaire, qui la renvoie vers l’assistant du procureur de district, Thomas Demakos. Quand ce dernier la reçoit, il est accompagné de Gerard Piering. Le détective soutient à Mrs F. que son histoire a été vérifiée et lui demande de « laisser tomber ». Il lui confirme que la défense en a été informée.

Sauf que c’est faux. Pendant le second procès, les avocats de la défense se sont vus remettre tous types de documents menant à toutes sortes de pistes, même un télégramme indiquant qu’il fallait stopper immédiatement le procès « au nom d’une révélation de Dieu ». Mais ils n’ont jamais entendu parler de Mrs F. Ils apprendront son existence et son histoire plus tard, trop tard. Entre-temps, de guerre lasse, Mrs F. a demandé à récupérer le carton de funérailles qu’elle avait remis à la police en 1965. Il ne lui sera jamais restitué.

Ce scénario est-il vraisemblable ? Dans ces rues de Kew Gardens Hills, où tous les immeubles de brique rouge se ressemblent, est-il possible que les enfants Crimmins aient été enlevés et tués par erreur ? Difficile de savoir si cette piste était suffisamment solide : elle n’a pas été exploitée sérieusement par la police. Tout comme d’autres pistes.

Par exemple celle-ci : deux semaines après le double meurtre, un adolescent du Queens est retrouvé mort dans le sous-sol de son immeuble. Il s’est tiré une balle en pleine tête, avec un fusil calibre douze au canon de soixante-six centimètres. Pour les enquêteurs, la mort est « accidentelle », même s’il est techniquement impossible de retourner fortuitement une arme de cette taille contre soi-même. Mais les détectives ont peut-être une bonne raison de camoufler ce suicide : juste avant sa mort, le jeune homme avait confié à deux personnes – l’un de ses professeurs et un prêtre – être « responsable de la mort des enfants Crimmins ». Et accessoirement, cet

adolescent était le fils d'un policier du Queens. Que sa confession soit vraie ou non, la réalité est que cette piste n'a pas été creusée. Sans doute les détectives ont-ils préféré éviter de mêler un collègue à ce scandale.

Il y a aussi cette femme qui dit avoir vu un homme se tenir devant la fenêtre des enfants, la nuit du crime. Il était grand, vêtu d'un pantalon marron clair et d'un t-shirt noir. Les mêmes vêtements que ceux qu'Eddie Crimmins portait ce soir-là. La témoin a été entendue par Phil Brady, le seul policier à avoir douté de la culpabilité d'Alice Crimmins. Mais il n'est pas allé plus loin : cette témoin vivait d'allocations et se prostituait occasionnellement. Brady savait trop bien que son témoignage ne serait jamais pris au sérieux par un jury.

*
* *

William Erlbaum n'a plus de raisons de défendre Alice Crimmins aujourd'hui. Celui qui a été son avocat pendant le second procès ne la représente plus depuis longtemps. Ils se sont croisés quelquefois après la fin de sa peine, puis se sont perdus de vue. Après dix-sept ans à plaider au barreau du Queens, il est devenu juge et a grimpé les échelons jusqu'à la plus haute juridiction de l'État : la Cour suprême de New York. Puis est venu le temps de la retraite. Sa toge noire et ses dossiers remisés au placard, deux affaires continuent pourtant de hanter sa mémoire. « Alice Crimmins a été piégée, dit-il. J'ai travaillé près de soixante ans dans le milieu judiciaire et, de toute ma carrière, je n'ai utilisé le terme "piégé" que pour deux clients : elle et Alvin Mitchell. » Alvin Mitchell était un jeune garçon de dix-huit ans. Il a été condamné à douze ans de prison, accusé d'avoir tué Barbara Kralik, quinze ans, le 20 juillet 1963, après des aveux dont il dirait qu'ils lui avaient été extorqués. Et alors même que la victime avait donné un signalement différent du sien avant de mourir de ses blessures, et qu'un autre homme s'accuserait plus tard du meurtre, avec force détails. « Alvin Mitchell et Alice Crimmins ont tous les deux été poursuivis à la même

époque, par le même bureau de procureur de district, à une époque où le cynisme régnait, où il n'y avait aucun remords ni aucune conscience professionnelle, où les intérêts personnels et l'opportunisme carriériste passaient avant tout, estime William Erlbaum. Cette culture toxique qui polluait l'institution était particulièrement palpable dans le Queens. »

Dans son livre, Ken Gross affirme que l'assistant du procureur, Anthony Lombardino, en charge du premier procès d'Alice Crimmins, lui aurait confié, quelques années plus tard : « Je ne sais pas si elle a commis le crime. Ça semble peu probable. J'ai du mal à y croire. J'ai même du mal à croire à l'histoire que j'ai racontée au jury. » Lombardino a toujours démenti avoir prononcé ces propos. Un ancien membre de l'équipe du procureur du second procès a par ailleurs reconnu dans la presse, en 1995, qu'aucun d'eux n'avait jamais vraiment cherché à connaître le mobile d'Alice Crimmins.

L'affaire Crimmins a hanté pendant longtemps les couloirs des tribunaux new-yorkais. Sous couvert d'anonymat, un ancien juge affirme que « crimminser » serait même devenu un verbe dans le jargon juridique new-yorkais. Dans quel contexte ? « Crimminser une affaire, ça veut dire balayer sous le tapis les erreurs du procureur ou de la police en faisant condamner un innocent. »

L’AUTRE DISPARITION

14.

Quelques gouttes de sang

Il existe au sud de Manhattan un endroit qui semble hors du temps, presque en décalage avec le reste d'une ville tout entière tournée vers la modernité. Aux alentours du métro Chambers Street, les bâtiments historiques sont imposants et majestueux, à l'image de ce qu'ils abritent : le pouvoir judiciaire et d'importantes administrations. Au milieu de ce quartier des tribunaux, au 31 Chambers Street, un immeuble de sept étages est particulièrement méconnu et ignoré des passants. Il renferme pourtant un trésor : toute la mémoire de la ville. On accède au hall marbré des archives municipales de New York par trois monumentales portes voûtées. À l'intérieur, dans un silence quasi religieux, se croisent des hommes et des femmes venus chercher des réponses aux questions qui les obsèdent : une information généalogique, un ancien cadastre, un journal du passé. Des heures durant, imperturbables, ils se plongent dans d'immenses registres dont les pages jaunies semblent prêtes à tomber en poussière, ou examinent des microfilms sur des machines fatiguées. Parmi eux, une employée s'active pour rapatrier tous les dossiers demandés depuis d'obscurs sous-sols. Il lui faut un chariot à roulettes pour transporter ceux de l'affaire Alice Crimmins. Cinq cartons épais, qui contiennent une grande partie des comptes rendus, procès-verbaux, procédures d'appels et autres lettres

anonymes. Avant de disparaître à nouveau dans l'enchevêtrement des rayons, l'employée pointe du doigt le plus gros et avertit : « Ne l'ouvrez pas tout de suite. Prenez d'abord le temps de regarder les autres dossiers. Certains visiteurs ont pleuré en ouvrant cette boîte. »

Dessus, une simple étiquette : « Preuves matérielles. » Elles sont soigneusement protégées dans du papier de soie. Il n'y a rien d'exceptionnel à ce qu'on puisse les consulter : les archives municipales conservent les preuves des grandes histoires criminelles de la ville ; en tout cas, celles qui sont considérées comme résolues. Dans un carton au sous-sol, certainement enveloppé dans le même papier de soie, repose un autre vestige des crimes marquants de New York : l'une des balles qui a ôté la vie à Malcolm X.

Sous le couvercle, une clé de motel – chambre numéro 106 – apparaît, bientôt suivie de plusieurs répertoires, de son agenda de l'année 1965… Dans une élégante petite boîte en bois, plusieurs lames de microscopes sont méticuleusement rangées. Elles renferment des gouttes de sang, avec une classification que seuls les enquêteurs semblent pouvoir déchiffrer. Une autre lame de verre contient un précieux indice : des cheveux retrouvés sur le corps de la petite Missy. Plus au fond, des souvenirs tangibles des enfants : des cahiers d'école. Eddie Junior y a tracé ses premières lettres, puis ses premiers mots : « Missy. Chien. Missy. Chien. Chat. » Le frère ou la sœur a dessiné des bonshommes ronds et souriants, et un cochon à la coiffure en crête – lui aussi sourit. Plusieurs pages sont vides. Ce sont celles que les enfants n'ont jamais eu l'occasion de remplir. Voilà tout ce qu'il reste pour apprendre à les connaître. Le meurtre des enfants Crimmins est très vite devenu « l'affaire Alice Crimmins », éclipsant sur son passage les deux victimes du crime.

Enfin, à l'intérieur d'une grande enveloppe en kraft, se cache ce qui a fait pleurer certains des rares visiteurs qui ont consulté la boîte. Ces preuves-là sont délavées, lessivées par le demi-siècle qui s'est écoulé depuis

les crimes. Le tissu est rêche et troué ; l'élastique, distendu. Mais elles sont brutalement concrètes, réelles et palpables. Elles sont là, sous nos yeux : le maillot et la culotte que portait Missy quand elle a été retrouvée. Ainsi que le haut de pyjama noué autour de son cou. Il est décoré d'innocents motifs qui nourrissent l'imagination enfantine : des diligences et des charrettes, comme autant de promesses d'aventures et de jeux.

Les vêtements montrent quelques taches bleues et des traces plus sombres, qui pourraient être de la terre mais dont on se demande si ce n'est pas du sang séché. Ils ramènent violemment à la réalité du crime, et portent sur eux cette évidence soudaine : n'importe qui peut manipuler ces habits. Il n'existe même pas d'obligation formelle de porter des gants. Si ce haut de pyjama, ce maillot ou cette culotte présentaient un minuscule indice, un élément d'ADN dont la science moderne pourrait tirer une réponse, c'est trop tard. Les vêtements sont depuis longtemps contaminés. Il ne reste que ces lames, ces quelques gouttes de sang et ces cheveux dont on ne sait pas tout à fait à quoi ils correspondent. Et pour combien de temps encore ? La boîte contenant les preuves « matérielles » a, un temps, été temporairement égarée dans les archives municipales, mal rangée et comme engloutie dans le fatras de l'histoire de la ville. Il a fallu des semaines pour la retrouver. Les toutes dernières pièces ont disparu ou pourraient disparaître bientôt. Pourra-t-on jamais reconstituer totalement le puzzle ? La question énerve Ken Gross : « On ne supporte pas de vivre avec le mystère. Mais quelle différence ça fait ? On ne saura jamais. Certaines choses resteront éternellement un mystère. Ça aurait pu être n'importe qui. Ça aurait pu être le mari, ça aurait pu être un rôdeur, il y a tellement de possibilités. Et la moins probable d'entre elles, c'est que ce soit Alice Crimmins. C'est impossible de l'imaginer étrangler ses enfants. Mais il y a des questions auxquelles on n'aura jamais de réponse. »

Peut-être certains morceaux du puzzle dorment-ils encore quelque part, au fond d'une cave ou d'une mémoire. Quelqu'un a forcément gardé un

secret qui aurait pu apporter un éclairage différent sur l'affaire. Mais de ceux qui l'ont vécue, il ne reste plus grand monde de vivant. La plupart des protagonistes sont morts, emportant peut-être dans leur tombe une partie de la vérité. Leurs proches ou leurs descendants semblent murés dans le même silence. Certains « ne se souviennent de rien », d'autres raccrochent au nez. Les derniers acceptent du bout des lèvres de parler, avant de subitement se rétracter. Ils distillent par un sous-entendu le poison du doute sur un potentiel coupable, puis se replient à jamais dans leur coquille. Les rumeurs, les mensonges et les doutes sont encore là, gluants. Comme si les acteurs du drame avaient été dépassés par leur propre destin et avaient voulu enfouir au plus vite le traumatisme lié à cette affaire dont on ne saura sans doute jamais de quoi elle est le nom : un terrible hasard, un complot judiciaire ou un drame familial ordinaire qui a pris des proportions extraordinaires ? Aux générations suivantes, ces protagonistes n'ont transmis que des interrogations et un brouillard de mystère.

*
* *

Il reste aujourd'hui quelques traces de l'affaire Crimmins à New York.

Dans le Queens, le quartier de Kew Gardens Hills semble figé dans le temps. Peu de choses y ont changé depuis les années 1960. Cela tient à quelques détails : les livreurs qui déposaient leurs bouteilles de lait sous le porche ont été remplacés par le ballet incessant des camionnettes Amazon et de leurs colis mis à l'abri dans le hall sécurisé des immeubles. À l'angle du bâtiment où vivaient Alice Crimmins et ses enfants, une caméra surveille les allées et venues. La fenêtre qui donnait autrefois sur la chambre d'Eddie et Missy ne peut plus être ouverte. Un climatiseur vieillissant y a été ajouté, tel un rempart contre le monde extérieur.

Dans le Bronx voisin, le cimetière de Saint Raymond s'étend à perte de vue. Plus d'un demi-million de cadavres dorment ici. Ci-gisent des personnalités aux destins si diamétralement opposés que seule une ville

comme New York, sans doute, pouvait les réunir : la chanteuse Billie Holiday, le triple champion du monde de boxe Héctor Camacho, ou encore le gangster irlando-américain Vincent « Mad Dog » Coll. Dans ce dédale, sur la pelouse qui jouxte l'accueil, au milieu d'une rangée de stèles, un petit coquillage orne une pierre tombale grise, propre et sobre. Il est en forme de cœur et en son creux dort un petit angelot assoupi. Pour lequel des membres de cette famille qui repose sous terre a-t-il été déposé ? Ils sont trois, tous nommés Crimmins : le « fils bien-aimé », Edmond Michael « Eddie ». La « fille bien-aimée », Alice Marie « Missy ». Et avec eux, Edmund, « mari et père aimant ».

15.

Floride, été 2022

Mary Higgins Clark a un jour confié cette anecdote dans une interview[1] : alors qu'elle donnait une conférence en Floride, un lecteur lui a annoncé que le yacht d'Alice Crimmins était amarré juste à côté. À l'époque, Clark n'avait pas cherché à profiter de cette étrange coïncidence pour tenter de rencontrer celle qui avait inspiré l'héroïne de son premier best-seller. Ça aurait été « trop étrange ». L'anecdote n'est ni datée, ni précisément localisée, mais l'auteure de polars, morte en 2020, a quand même donné cette clé : cela s'est passé dans les Keys.

*
* *

Les Keys.

Un chapelet d'îles en confettis alignées au sud de la Floride, reliées entre elles par une unique route qui semble flotter sur l'eau. L'archipel sépare l'Atlantique des eaux du golfe du Mexique. Première ville au nord : Key Largo. Il faut ensuite deux heures trente en voiture pour se rendre à son autre extrémité, Key West. Comme chaque ville en Amérique, Key Largo a son pub où les retraités viennent siroter une bière à onze heures du matin : le Caribbean Club. Un rade aux allures de paillote en dur avec accès direct à

la plage, qui respire la nostalgie d'une époque révolue de l'archipel. Derrière le comptoir, Cathy, qui fait partie du décor depuis de longues années, le garantit : « Personne n'échappe » à son regard. Certes, un monde fou passe dans les Keys, mais peu de personnes y jettent l'ancre suffisamment longtemps pour qu'on les remarque. Alors, si un fan de Mary Higgins Clark a un jour repéré l'*Alicia II* dans le coin, c'est sûrement qu'il y est resté un moment. Cathy « connaît tout le monde ». Mais pas Alice Crimmins. Sous aucun de ses noms. Et le bateau ? Ça ne lui dit rien non plus. Elle renvoie vers Dan, un mécanicien qui travaille sur les yachts. La peau tannée par les embruns et des années passées au soleil, la barbe épaisse et le regard fermé, Dan a réparé tous les bateaux de la zone, pendant des années. Si l'*Alicia II* avait stationné ici, il s'en serait souvenu. Mais cela ne lui dit rien. Le nom n'évoque rien non plus aux membres du musée d'histoire locale du village d'Islamorada. Ce petit bâtiment abrite trois salles et deux surprises : un homard géant qui a élu domicile dans un aquarium et un mur complet consacré aux exploits de pêche de George Bush Senior. Les trésors du passé y sont jalousement gardés par quelques historiens passionnés. L'*Alicia II* ? Un couple de New-Yorkais venus s'ancrer dans le coin à l'abri des regards ? Ils promettent de chercher dans les archives et de contacter les mémoires vivantes de la région. Leur réponse tombe quelques jours plus tard : rien. Tout au long des cent soixante et un kilomètres de ports de pêche, de marinas et de yachts-clubs que compte la route des Keys, ne subsiste aucune trace d'Alice Crimmins ou de son bateau.

*
* *

C'est pourtant bien en Floride que se trouvent les derniers vestiges de l'affaire Crimmins. Des protagonistes, il n'y a guère que Joseph Rorech qui ne semble pas y avoir passé un moment de sa vie. L'une de ses descendantes indirectes affirme qu'une fois les feux de l'affaire éteints,

l’ancien entrepreneur perpétuellement en faillite a fait un séjour derrière les barreaux, mais elle ne sait pas précisément dans quel établissement pénitentiaire. Aucune mention de lui dans les archives des prisons de l’État de New York ne permet de confirmer l’information. Pas d’élément non plus au niveau des prisons fédérales : les casiers judiciaires ne sont plus consultables trente ans après la date de sortie des personnes incarcérées. La seule chose sûre concernant Rorech est la suivante : ce témoin qui avait sans cesse incriminé Alice Crimmins lors de ses deux procès s’est remarié, et a eu un nouvel enfant. Les sept enfants issus de son premier mariage ne lui ont plus jamais reparlé. Il est mort relativement isolé, en 2006.

À part lui, tout le monde a pris la tangente vers le sud des États-Unis.

Comté de Lee, sud-ouest de la Floride : Gerard Piering. Mort en 2002. L’ancien détective, qui a quitté la police en 1977, est venu s’installer dans la région une dizaine d’années plus tard. Il a passé sa retraite à profiter de ses passions : le golf et les visites à Disney World avec ses petits-enfants. On retrouve une trace de lui dans le courrier des lecteurs d’un journal local, à la fin des années 1990. Il s’insurge contre un criminel qui a échappé à une peine de prison et conclut, fidèle à ses obsessions conservatrices : « Encore une victoire de nos avocats progressistes qui pleurent pour ce rebut de l’humanité. Entre l’Union américaine pour les libertés civiles (Ucla), tous les avocats de gauche et la presse, les choses vont mal. Réveille-toi, ô Amérique ! »

Comté de Broward, au nord de Miami : Sophie Earomirski. Morte en 2009. La dernière fois que son nom apparaît dans la presse, c’est en 1991, pour témoigner au sujet d’une tragédie qui a touché de plein fouet sa famille. Son petit-fils jouait sur un chantier de construction quand le tunnel qu’il y avait creusé s’est effondré sur lui. Il est mort enseveli. « Ça n’aurait jamais dû arriver à un enfant. Rien n’a été fait pour protéger les enfants dans cette zone », s’était-elle alors insurgée.

Comté de Lake, au nord d'Orlando : Eddie Crimmins. Mort en 2012. Le père des enfants y avait emménagé avec sa nouvelle femme. C'est elle qui, à sa mort, a fait inscrire cette épitaphe sur la tombe des Crimmins, dans le Bronx : « Mari et père aimant ».

Une manière rationnelle d'expliquer cette convergence des destins en Floride serait de se dire que tous les personnages de l'affaire ont fini par fuir la grisaille et les impôts du Nord. Une sorte de trajectoire toute tracée des New-Yorkais qui ont l'âge et les moyens de passer leur retraite au soleil. Mais cet État a quelque chose de plus, surtout dans sa partie sud. Personne ne vient s'établir dans ce dernier bout de continent sauvage des États-Unis complètement par hasard. La Floride, construite sur des marécages, est en constant mouvement, changeante et malléable. Comme si, sur ses terres, on pouvait toujours tout refaçonner et s'y réinventer. S'offrir une dernière chance. Ou disparaître dans ses entrailles profondes et y faire oublier qui on a été.

*
* *

Le ciel est laiteux, le soleil pesant et l'air humide. C'est un début d'été classique en Floride : étouffant à souhait. Sur la plage, le sable brûle les pieds dès le lever du jour. Les feuilles des palmiers restent aussi obstinément immobiles que les quelques visiteurs matinaux, figés sur leur chaise pliante. Ils semblent attendre désespérément une brise marine venue de l'Atlantique pour se mettre en mouvement, mais ils savent bien que la météo ne leur accordera aucun répit et qu'il fera de plus en plus chaud et de plus en plus moite au fur et à mesure que la journée avancera.

Dans cette petite cité balnéaire quelque part au sud de la Floride, le front de mer est particulièrement prisé. Les appartements avec vue sur l'océan se négocient pour au moins un million de dollars. Les acheteurs ont le même profil : retraités et fortunés. L'un des immeubles, un peu en retrait de la route, rivalise de luxe avec les autres bâtiments. Côté plage, d'élégants

balcons vitrés s’élèvent sur treize étages. Les résidents peuvent accéder directement à la mer depuis le rez-de-chaussée ou, s’ils préfèrent rester entre eux dans le complexe, profiter de la piscine et du jacuzzi privés. Côté rue, le parking abrite Porsche, Bentley et autres voitures de luxe. C’est ici qu’Alice Crimmins vivrait aujourd’hui.

Pour la retrouver, il a fallu, pendant des jours, croiser des données sur Internet, souvent fausses. Avant de mettre enfin la main sur une piste crédible menant à sa nouvelle identité. C’est son inscription sur un registre d’électeurs en Floride qui a laissé filer l’information. Ironie de l’histoire, celle dont un déplacement à la convention nationale du Parti démocrate avait tant fait parler, et qui fut chassée comme le diable par les plus conservateurs de son époque, est aujourd’hui affiliée aux Républicains.

Dans l’une de ses interviews à Ken Gross entre deux séjours en prison, Alice Crimmins avait raconté les effets que sa première arrestation en 1967, sur le parking de son immeuble, avait eus sur elle : « J’ai toujours été une personne insouciante. Ma porte était toujours grande ouverte, les gens faisaient un saut à l’improviste. J’étais toujours enthousiaste quand je sortais de chez moi, c’était à chaque fois un nouveau jour, un nouveau départ. C’était toujours revigorant de sortir un jour d’été ensoleillé. Jusqu’à ce jour. Depuis, je n’ai jamais été capable de sortir de chez moi sans regarder de chaque côté de la rue. Je n’ouvre plus ma porte sans d’abord demander qui est là. »

Cinquante ans plus tard, ces mots reviennent en tête au moment de pénétrer dans la luxueuse résidence. Le majestueux hall en marbre est surveillé par des caméras et des concierges zélés. Ils font barrage. Interdit d’aller plus loin que le hall sans y être invité. Les gardiens confirment malgré eux l’information : Alice Crimmins habite bien dans l’immeuble. Mais elle n’est pas là. S’est-elle absentée pour quelques heures, quelques jours ? Ils replongent dans le silence qui sied à leur profession. On peut lui déposer un mot. Mais pas sonner à sa porte.

Le détective Piering savait-il qu'il n'était séparé de la femme qui l'a hanté pendant la plus grande affaire de sa carrière que par un immense marécage ? Les deux ennemis ont tous deux établi leur camp sur une côte de cet État du Sud, chacun solidement arrimé à sa rive et à sa version des faits. Il aurait suffi à Piering de tracer une ligne droite sur une carte au milieu de la Floride pour tomber sur elle.

Alice Crimmins a malgré tout – malgré elle ? – laissé une fenêtre ouverte sur sa vie : sa page Facebook. Son quotidien défile sur des dizaines de posts et photos. On y découvre ce qu'on ne peut pas apercevoir depuis la plage : l'intérieur de son appartement, tout aussi fastueux que la façade. Les quelques rares photos d'elle montrent une femme de quatre-vingt-quatre ans. Elle arbore la même teinte de cheveux que dans sa jeunesse, roux flamboyant, et ses pommettes ont été rehaussées – par une opération ou du Botox.

Quoi d'autre ? Elle n'a pas eu d'autres enfants. Elle est restée mariée avec Anthony Grace jusqu'à la mort de ce dernier, en 1998. Toujours proche de son frère, elle gâte ses petits-neveux. Elle fait toujours des voyages dans les Caraïbes et aime toujours autant les chiens, à l'instar de son épagneul nain papillon, la star de sa page Facebook et de sa vie. Son dernier anniversaire a été célébré en grande pompe dans un restaurant du coin. L'instant a été immortalisé : le chien trône dans un landau et porte un diadème de faux strass sur la tête. Et à une lettre près, il porte le même surnom que sa fille.

Pour le reste, Alice Crimmins, comme les gens de sa génération, communique sur le réseau social à grand renfort de stickers en forme de cœur et de posts viraux qu'elle partage. La plupart semblent insignifiants. D'autres résonnent avec son histoire. Comme cette image de rose qu'elle a postée en 2021, accompagnée de ce texte qui fait étrangement écho aux mots qu'Anthony Grace avait écrits pour la soutenir dans sa demande de libération conditionnelle : « Tout le monde cache quelque chose. Les

femmes comme toi sont rares et elles ne sont pas juste nées fortes, elles sont devenues fortes à cause de ce qu'elles ont traversé. Tu es un diamant – indestructible. Il y a eu beaucoup de ténèbres dans ta vie, mais tu as décidé de ne pas laisser ces démons te rendre cruelle. Tu as choisi d'aimer de tout ton cœur. » Le post a reçu deux *likes* et ce commentaire d'une amie : « Wahou, c'est vraiment toi ! »

*
* *

Il pousse dans les profonds marécages de Floride l'une des fleurs les plus rares au monde. L'orchidée fantôme ne fleurit qu'une semaine par an : elle est blanche, éthérée, délicate et mystérieuse. Elle est difficilement repérable et nourrit l'obsession de passionnés prêts à tout pour l'apercevoir. Certains peuvent marcher des heures au péril de leur vie, immergés dans les marécages au milieu de serpents et d'alligators, juste pour assister à sa floraison. Chercher à croiser Alice Crimmins en Floride relève de la même approche. Il faut se lever de bonne heure, dans l'espoir qu'elle promène son chien devant chez elle. Côté rue ? Côté mer ? Un jour passe. Deux jours. Trois jours. Le temps est long, bercé par le clapotis des vagues, côté pile. Côté face, l'arrêt de bus offre une vue abritée sur les allées et venues des résidents de l'immeuble. En trois jours, il passera devant ce banc plus d'iguanes que de bus. Sur son balcon, tout reste immobile. Les fenêtres et les stores ne bougent pas d'un iota. Si proche et si inaccessible en même temps.

Reste un dernier moyen pour la contacter : quelques numéros de téléphone trouvés sur Internet, liés à son actuel patronyme – un nom courant aux États-Unis. Là aussi, il faut d'abord se confronter à des fausses pistes : des numéros non attribués, des hommes à l'accent espagnol… Et soudain, sur un répondeur, reconnaissable entre mille : sa voix, fluette, suave, légèrement traînante. Alice Crimmins filtre les appels. Sa messagerie est une énième barricade : pas plus qu'aux courriers, elle ne répondra

jamais aux messages vocaux ni aux SMS. À ce stade, il est impossible qu'elle ignore qu'on a cherché à la joindre. Mais, dans sa tour d'ivoire, elle reste un mirage : Alice Crimmins est aux abonnés absents. Seule, entourée d'un épais mystère : soit un lourd secret, soit des questions auxquelles elle n'aura jamais les réponses.

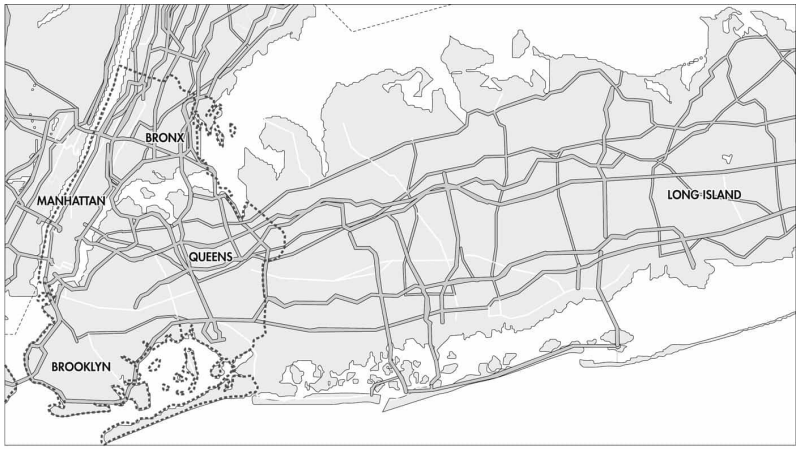
Quelques jours après les appels, SMS et mots déposés à son concierge en Floride, Alice Crimmins fait une nouvelle publication sur sa page Facebook. Elle n'avait rien posté depuis plusieurs semaines. C'est une photo de son chien, à moitié caché dans un plaid sur un canapé, dans un salon qui semble être le sien. Réponse cachée ou pure coïncidence, elle a accompagné la photo d'un simple commentaire :

« Est-ce que tu peux me trouver ? »

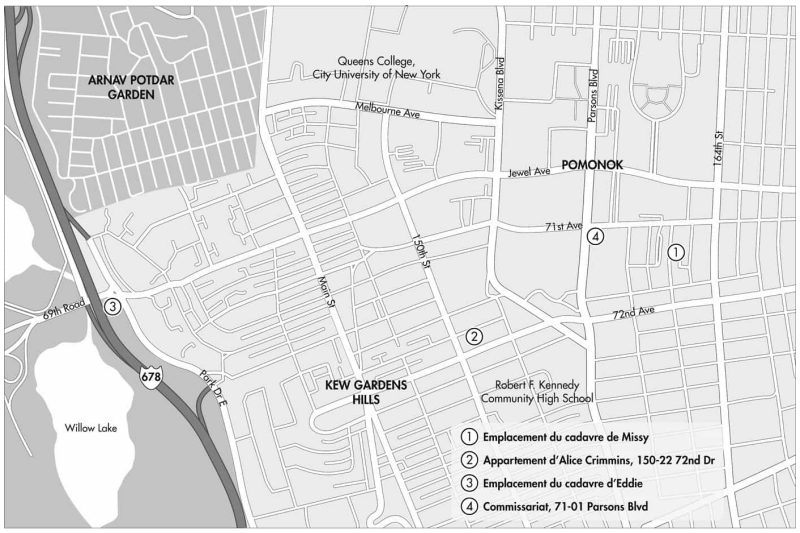
1. Interview réalisée par la journaliste américaine Sarah Weinman.

Annexes

Carte des quartiers de New York



Carte du quartier de Kew Garden Hills



Chronologie

Novembre 1958 : mariage d'Alice et Eddie Crimmins.

17 octobre 1959 : naissance d'Eddie Junior Crimmins.

24 octobre 1960 : naissance d'Alice « Missy » Crimmins.

22 novembre 1963 : assassinat de John Fitzgerald Kennedy, à Dallas.

20 juillet 1963 : assassinat de Barbara Kralik, dans le Queens.

Février 1964 : séparation d'Alice et Eddie Crimmins.

1964 : rencontre d'Alice Crimmins et Anthony Grace dans un bar du Queens.

13 mars 1964 : assassinat de Kitty Genovese dans le quartier de Kew Gardens.

25 juin 1964 : dans le Bronx, une dispute de voisinage dégénère, Carmen Sierra est tuée par un détective.

Août 1964 : convention nationale du Parti démocrate à Atlantic City, Alice Crimmins et Anthony Grace y participent.

Fin janvier 1965 : croisière dans les Caraïbes d'Anthony Grace et Alice Crimmins.

21 février 1965 : assassinat de Malcom X, à Manhattan.

Mai 1965 : mort de Michael Burke, père d'Alice Crimmins.

Fin juin 1965 : Eddie Crimmins demande officiellement la garde des enfants.

Nuit du 13 au 14 juillet 1965 : disparition des enfants Crimmins.

14 juillet 1965 : découverte du cadavre de Missy.

19 juillet 1965 : découverte du cadavre d'Eddie.

20 juillet 1965 : date initialement prévue de l'audience pour la garde des enfants.

Fin de l'été 1965 : Alice et Eddie Crimmins emménagent ensemble dans le quartier de Beechhurst, Queens.

Novembre 1965 : élections municipales de New York.

22 septembre 1966 : arrestation de 13 chefs mafieux au restaurant La Stella, Queens.

Novembre 1966 : annonce de la convocation d'un grand jury dans l'affaire Crimmins.

Novembre 1966 : élections du procureur de district du Queens.

Fin novembre 1966 : dans la foulée, Sophie Earomirski envoie sa lettre anonyme.

11 septembre 1967 : troisième grand jury, Alice Crimmins est mise en examen.

12 septembre 1967 : arrestation d'Alice Crimmins.

1968 : début du mouvement « mouvement de libération des femmes » (*Women's Lib*) aux États-Unis.

4 avril 1968 : assassinat de Martin Luther King.

Mai 1968 : premier procès d'Alice Crimmins.

27 mai 1968 : première condamnation d'Alice Crimmins pour le meurtre de sa fille (peine : 5 à 20 ans de prison).

5 septembre 1968 : les avocats d'Alice Crimmins font appel du verdict, elle sort de prison.

9 septembre 1968 : manifestations en marge du concours de Miss America à Atlantic City.

20 janvier 1969 : Richard Nixon devient Président des États-Unis.

Août 1969 : festival de Woodstock.

Décembre 1969 : la Cour Suprême de New York annule le verdict, Alice Crimmins doit être rejugée.

Automne 1970 : divorce d'Alice et Eddie Crimmins.

1970 : mort de la femme d'Anthony Grace.

1971 : réalisation du film *Procès d'Alice Crimmins* par le collectif Women Make Movies.

15 mars 1971 : début du second procès d'Alice Crimmins.

23 avril 1971 : condamnation d'Alice Crimmins reconnue coupable du meurtre de sa fille (peine : 5 à 20 ans de prison) et de l'assassinat de son fils (peine : prison à vie).

Septembre 1971 : arrestation de Joseph Rorech dans le Connecticut.

Septembre 1971 : mutinerie à la prison d'Attica.

22 janvier 1973 : légalisation de l'avortement aux États-Unis.

Mai 1973 : le second verdict est annulé, Alice Crimmins sort de prison.

1973 : dans la foulée, Alice Crimmins emménage avec Anthony Grace à Beechhurst, Queens.

Août 1974 : mutinerie à la prison pour femmes de Bedford Hills.

Mai 1975 : la Cour Suprême de New York maintient finalement la condamnation pour le meurtre de sa fille et annule celle pour l'assassinat de son fils. Alice Crimmins retourne en prison pour terminer sa peine de 5 à 20 ans de prison pour le meurtre de sa fille.

1976 : Alice Crimmins obtient un régime de semi-liberté.

Juillet 1977 : mariage d'Anthony Grace et d'Alice Crimmins pendant une permission.

Nuit du 13 au 14 juillet 1977 : *blackout* historique à New York et nuit d'émeutes.

10 septembre 1977 : libération conditionnelle d'Alice Crimmins.

22 octobre 1998 : mort d'Anthony Grace.

5 juin 2002 : mort de Gerard Piering.

2006 : mort de Joseph Rorech.

2011 : début du procès de Casey Anthony, accusée d'avoir tué sa fille Caylee, elle devient à son tour la femme la plus détestée d'Amérique et les médias comparent son histoire à celle d'Alice Crimmins.

2012 : mort d'Eddie Crimmins.

Sources

Ce livre est le fruit d'un travail de documentation, d'archives, d'interviews et de reportages entre New York et la Floride, réalisés au premier semestre 2022.

Les citations de Michael Baden, Irene Cornell, Ariel Dougherty, William Erlbaum et Ken Gross, sont issues d'entretiens réalisés par l'auteure. Les autres citations proviennent de livres et journaux cités ci-dessous.

Livres

George Carpozi Junior, *Ordeal by Trial : The Alice Crimmins Case*, Walker & Co, 1972.

T. J. English, *La Cité sauvage* (2011), traduit de l'anglais par David Fauquemberg, La Table ronde, 2012 ; 10/18, 2014.

Betty Friedan, *La Femme mystifiée* (1963), traduit de l'américain par Yvette Roudy, Gonthiar, 1964 ; Belfond, 2019 ; Pocket, 2020.

Ken Gross, *The Alice Crimmins Case*, Alfred A. Knopf, 1975.

Ann Jones, *Women who Kill*, Holt, Rinehart & Winston, 1980.

Lynn Povich, *The Good Girls Revolt*, PublicAffairs, 2012.

Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis : De 1492 à nos jours* (1980), traduit de l'anglais par Frédéric Cotton, Agone, 2003.

Articles

Albert Borowitz, « *Did Alice Crimmins kill her kids?* », article pour *The Daily Beast* du 11 avril 2015.

Maureen Corrigan, « *Still unsolved, a child-murder case inspires a gripping new novel* », article pour *The Washington Post* du 15 janvier 2017

Saul M. Kassin, « *The Killing of Kitty Genovese: What Else Does This Case Tell Us?* », article pour *Perspective on Psychological Science*, vol. 12(3), 2017.

Sarah Weinman, « *"Why can't you behave?" Revisiting the Case of Alice Crimmins* », article sur Hazlitt.net du 16 juillet 2015.

Autres sources

Archives du *New York Times*, du *Daily News*, du *New York Post* et de nombreux journaux d'époque, notamment celles du magazine *Dyke, A Quaterly* et de l'hebdomadaire *The Village Voice* sur la rébellion d'août 1974 à Bedford Hills.

Dossiers sur l'affaire Alice Crimmins aux archives municipales de New York.

Documents sur la vie d'Alice Crimmins en prison aux archives de l'État de New York.

Ouvrages de fiction

Emma Flint, *La Face cachée de Ruth Malone* (2016), traduit de l’anglais par Hélène Amalric, Le Fleuve, 2017.

Mary Higgins Clark, *La Maison du guet* (1975), traduit de l’anglais par Anne Damour, Albin Michel, 1984.

Dorothy Uhnak, *La Mort est un jeu d’enfants* (1977), traduit de l’anglais par Thomas Sotinel, Le Masque, 1989.

Remerciements

Cette enquête au long cours a pu voir le jour grâce à l'aide de sources précieuses et au soutien de mes proches.

Je tiens à remercier particulièrement quatre personnes rencontrées aux États-Unis :

– Irene Cornell, pour avoir accepté de partager ses souvenirs malgré le poids des émotions laissées par cette affaire ;

– William Erlbaum, pour son aide inestimable ;

– Ken Gross, pour son travail sur l'affaire, source précieuse et porte d'entrée vers les pensées de ceux qui aujourd'hui ne peuvent – ou ne veulent plus – témoigner ;

– Sarah Weinman, auteure du livre *Lolita : La véritable affaire* (2018, traduit de l'anglais par Isabelle Chapman, Le Seuil, 2019), pour tous les conseils donnés et les documents partagés.

Merci également à toutes les autres personnes qui ont pris le temps de se replonger dans leurs souvenirs, le temps d'une interview :

– Jeffrey Abdale, témoin du procès de 1968 ;

– Jason Antos, directeur de la Société historique du Queens ;

– Wendy Antos, ancienne voisine d'Alice Crimmins ;

– William Aylward, journaliste et acteur ;

– le Dr Michael Baden, médecin légiste ;

– Ariel Dougherty, cofondatrice du collectif Women Make Movies, réalisatrice et productrice ;

– Alex Hortis, avocat et auteur de *The Mob and the City: The Hidden History of How the Mafia Captured New York*, Prometheus, 2014 ;

– Wilbur Miller, historien spécialiste de la police ;

– Ann Jones, journaliste ;

– Lynn Povich, journaliste ;

– Debra Zimmerman, directrice de Women Make Movies.

Et à tous ceux qui m'ont parlé, loin des micros, pour m'aider à comprendre l'affaire et ses enjeux, le système judiciaire américain, ainsi qu'aux proches des protagonistes qui ont accepté de partager certains souvenirs.

Et parce qu'une enquête au long cours ne se fait jamais seule, merci surtout du fond du cœur à :

– Elsa et Stéphane pour leur confiance ;

– mes parents Geneviève et François, pour tout ;

– Anna, pour sa force de caractère ;

– Anne-Laure, Nicolas, Alexis et Mathieu pour leur solidarité dans la dernière ligne droite ;

– Arno et Thomas pour leurs invitations régulières aux États-Unis ;

– Arthur, Camille, Clara, Clémence, Coline, Laurent, Léa, Manon (et Dirk), Mathieu, Rose, Sabine, aux Wonderlands et aux Maï Taï, et à tous mes amis qui m'ont soutenue au long de l'enquête ;

– Big Al pour cette plongée dans New York (*Go Mets!*) ;

– Xriss et Mya pour leur accueil chaleureux et leur amitié ;

– Mark Askins pour l'accès aux bases de données ;

– Anna Blume, qui m'a accompagnée pendant onze années et jusqu'au bout de l'écriture.

Pour prolonger l’enquête, retrouvez des documents inédits ici :

Sur l'auteure

Journaliste depuis 2011, Anaïs Renevier a commencé sa carrière comme correspondante à Beyrouth pour plusieurs médias internationaux. Elle a ensuite travaillé au sein de la rédaction de TV5 Monde pendant plusieurs années. Reporter indépendante, elle parcourt régulièrement les États-Unis pour des sujets au long cours. Elle aime raconter l'Amérique des outsiders, des *Proud Boys* de Miami aux travailleurs illégaux du cannabis dans la « *Murder Mountain* » de Californie. Elle collabore au magazine *Society* depuis 2020.

Ouvrage publié sous la direction
d'Elsa Delachair et Stéphane Régy.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2023.

Couverture : Nicolas Caminade
Bettmann / Getty Images

ISBN 978-2-264-08163-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.